





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



CHARLES XII.

Gravé d'après un Tableau du Cabinet du Roi par Ls. Alexe. Tardieu — D. 1785.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; et ce nombre ſerait encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I* en faveur des arts et des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit ſon héritage à force de vaincre et de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

Par une raifon contraire, on garde le fouvenir des mauvais princes, comme on fe fouvient des inondations, des incendies et des peftes.

Entre les tyrans et les bons rois font les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante; on eft avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eft la miférable faibleffe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, et qu'ils parleront fouvent plus volontiers du deftructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuftres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eft pas digne qu'on s'en fouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Mofcovie; de tant de fultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de fe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne font que pour fervir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur

d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivrait cent ans, et qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils ſe ſont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins et qu'il vende la ſienne à un autre; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires et

quelques défaites ; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt ; on prend après lui des meſures toutes différentes ; on oublie et les intrigues de ſa cour, et ſes maîtreſſes, et ſes miniſtres, et ſes généraux, et ſes guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a ſigné des milliers de traités, et donné autant de batailles ; les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres ; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ferait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII*, roi de Suède, à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince et ſon rival *Pierre Alexiowitz*, beaucoup plus grand homme que lui n'avaient été, du conſentement de

toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles. Mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain qui, en liſant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire : J'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII*? Que ſi avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de reſſources?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII* et de *Pierre le grand*, empereur de Moſcovie; et qui, s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*,

colonel au ſervice de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires et irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les officiers ſuédois et moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces officiers, mais ſeulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes, qui étaient vraies lorſqu'on écrivit cette hiſtoire (en 1728,) ceſſent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaiſe eſt mieux diſciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de *Retz* prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction et la folie.

Celui qui ne lirait que l'hiftoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français font nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la molleffe, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le refte. Les Efpagnols d'aujourd'hui ne font plus les Efpagnols de *Charles-Quint*, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reffemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines et les *Monfignori*, dont Rome eft peuplée, reffemblent aux *Scipions*. Je ne fais fi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auffi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : il était brave un tel jour; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraiffait telle fous un tel gouvernement et en telle année.

Si quelque prince et quelque miniftre trouvaient dans cet ouvrage des vérités défagréables, qu'ils fe fouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eft à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'hiftoire eft un témoin et non un flatteur, et que le feul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eft d'en faire.

LETTRE
A M. LE MARECHAL
DE SCHULLEMBOURG,
GENERAL DES VENITIENS.

A la Haie, le 15 ſeptembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu par un courrier de M. l'ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 et 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar : Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéreſſé, et attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement ; il eſt d'un officier ſuédois, nommé M. *Adlerfeld* : l'auteur me paraît très-inſtruit et auſſi exact

qu'on peut l'être ; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, et je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vu avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, et ſur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que M. de *Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII*, à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas* ; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte de *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le ſieur de *la Motraye* m'avait repris ſur tous ces faits avec une confiance qui me perſuadait qu'il avait raiſon ; cependant ils ſont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld.*

J'y trouve auſſi que le roi de Suède mangea

quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguste* qu'il avait détrôné, et qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguste* et le roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa cour et se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguste* à Dresde, en quittant ses Etats, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld.*

» Quant au sieur de *la Motraye*, qui s'est
» ingéré de critiquer M. de *Voltaire*, la lecture
» de ces mémoires ne servira qu'à le confondre,
» et à lui faire remarquer ses propres erreurs,
» qui sont en bien plus grand nombre que
» celles qu'il attribue à son adversaire. »

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires. J'avais, à la vérité, accusé juste le nombre des troupes suédoises et moscovites à la célèbre bataille de Nerva; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous savez, est le père de la vérité; je ne sais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'est point d'accord

avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Omer; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout ſavoir, que l'officier ſuédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence et ſur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'hiſtoire ſuédoiſe de *Charles XII*, écrite par M. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur, à la vérité, que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; mais moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, et beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en feſant remarquer le bien et le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau

roi de Pologne, avait accordé la paix au czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur et pacificateur du Nord; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts et le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelqueſois moins cruel, et *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préſère infiniment à l'un et à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, et qui veut être, en un mot, un ſage ſur le trône : voilà mon héros, Monſieur. Ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon; ce héros exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt juſqu'à vous; vous verrez ſi elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'eſt de tels rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre choſe, ſinon : lundi 3 avril il y a eu tant de

milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, et les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre et innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid et de faim. Voilà à peu-près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, M. le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire ? Je vois que M. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstadt, le maréchal *Renschild* fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents moscovites qui demandaient la vie à genoux, six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur ; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le refte des inftructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous penfez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de fa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un fecrétaire bien des chofes, qui ferviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eft à vous, Monfieur, à lui donner des inftructions, en récompenfe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je fuis avec les fentimens de la plus refpectueufe eftime, et avec des vœux fincères pour la confervation d'une vie que vous avez fi fouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéiffant ferviteur, *V.*

En finiffant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haie la traduction françaife de l'hiftoire de Charles XII, écrite en fuédois par M. Norberg; ce fera pour moi une nouvelle palette (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu fervir. On fait que l'hiftoire de *Charles XII* par *Norberg* n'eft, jufqu'en 1709, qu'un amas indigefte de faits mal rapportés, et depuis 1709 qu'une copie de l'hiftoire compofée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède, CHARLES XII, *et auteur d'une histoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre histoire de *Charles XII*, on vous adresse quelques justes plaintes, et sur la manière dont vous traitez cette histoire, et sur celle dont vous en usez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*, regarde sur-tout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de M. de *Voltaire*. *L'histoire d'un prince*, dit-il, *n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à *Charles XII*, et qui apprendront avec plaisir qu'en 1693 le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, et autres personnages très-estimables, sans doute,

mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes et à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, et qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église Saint-Nicolas; que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient, les uns de chêne et les autres de noyer; et qu'au lieu de lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, et que le carreau était blanc et noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII*; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'église était tendue, et de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII*

fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prefcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient fes alliés, fon gouvernement, fes défauts et fes reffources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld ;* mais, Monfieur, un journal n'eft pas plus une hiftoire que des matériaux ne font une maifon. Souffrez qu'on vous dife que l'hiftoire ne confifte point ainfi à détailler de petits faits, à produire des manifeftes, des repliques, des dupliques. Ce n'eft point ainfi que *Quinte-Curce* a compofé l'hiftoire d'*Alexandre ;* ce n'eft point ainfi que *Tite-Live* et *Tacite* ont écrit l'hiftoire romaine. Il y a mille journaliftes ; à peine avons-nous deux ou trois hiftoriens modernes. Nous fouhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnaffent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

„ J'aime la vérité, et je n'ai d'autre but et „ d'autre intérêt que de la connaître. Les

„ endroits de mon hiſtoire de *Charles XII*, où
„ je me ferai trompé, feront changés. Il eſt
„ très-naturel que M. *Norberg*, ſuédois, et
„ témoin oculaire, ait été mieux inſtruit que
„ moi étranger. Je me réformerai ſur ſes
„ mémoires; j'aurai le plaiſir de me corriger. „

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. de *Voltaire* parlait de vous, et avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien des mains de beaucoup d'ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, et même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françaiſe, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface que l'hiſtoire donnée par M. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, et qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archimenteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le major général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidèlement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille; ils diſaient ce qui était vraiſemblable, et M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez *archimenteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de Thorn; et vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom d'*archimenteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand ſeigneur

à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

„ Nous ſultan baſſa, au roi *Charles XII*, par „ la grâce de DIEU, roi de Suède et des Goths, „ ſalut, &c. „

Vous qui avez été chez les Turcs, et qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle! Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa*? quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle lettre du grand ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, et non pas de l'année de l'hégire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur et de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité, quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations sous *Charles XI?* quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre *Sémiramis* du Nord? Ce n'est pas-là seulement trahir la vérité, Monsieur; c'est trahir la cause du genre humain, c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* et *hérules* à ceux qui doivent écrire l'histoire; cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* est un auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue? Savez-vous qu'il est lu, parce qu'il est le seul de son genre qui fût supportable en son temps? Savez-vous que ceux que vous appelez *archimenteurs* auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux instruits de l'histoire du monde que votre *Puffendorf?* Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de son livre?

Ouvrons au hasard ce livre si connu. Je

tombe fur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laiffé, ainfi qu'Alexandre VI, une réputation honteufe*. Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II*; ils voient en lui un grand homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, et avoir commandé des armées, fuivit jufqu'au tombeau le magnifique projet de chaffer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette églife qui eft le plus beau monument de l'univers ; il encourageait la peinture, la fculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprifent avec raifon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiftoire des papes Il faut favoir diftinguer le pontife du fouverain ; il faut favoir eftimer beaucoup de papes, quoiqu'on foit né a Stockholm; il faut fe fouvenir de ce que difait le grand *Cofme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres*; il faut enfin n'être d'aucun pays, et dépouiller tout efprit de parti quand on écrit l'hiftoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue pour fille légitime, fans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue

par le parlement ; et comment d'ailleurs aurait-elle eu befoin de Rome pour être légitimée, puifque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu caffer le mariage de fa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint*. J'y vois que, *dès avant l'an 1516, Charles-Quint avait toujours devant les yeux fon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il avait quinze ans, et cette devife ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eft un *archimenteur* ? non, nous dirons que, dans un ouvrage d'une fi grande étendue, il lui eft pardonnable d'avoir erré ; et nous vous prierons, Monfieur, d'être plus exact que lui, mieux inftruit que vous n'êtes du ftyle des Turcs, plus poli avec les Français, et enfin plus équitable et plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eft un malheur inféparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces fcandaleufes, publiées à la honte de l'efprit et des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces miférables ouvrages, nés fouvent en France, paffent dans le nord, ainfi que nos mauvais vins y font vendus pour du bourgogne et du champagne. On boit les uns, et on lit les

autres, ſouvent avec auſſi peu de goût ; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes et ténébreuſes ſatires qu'il n'eſt pas permis à un honnête homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, et celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu ; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

On fe croit obligé, par refpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécufable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiftoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine fe fefait relire cet ouvrage à Commerci; il fut fi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et fi indigné de la hardieffe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le fceau de fon témoignage la croyance que mérite l'hiftorien; et que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de fes grands officiers de dreffer l'acte fuivant. (*)

(*) On eft obligé de le faire imprimer; on a pris feulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on fent affez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence et à la bonté, et on fe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

» Nous, lieutenant général des armées du roi,
» grand maréchal des logis de sa majesté polonaise,
» et commandant en Toulois, les deux Barois, &c.
» certifions que sa majesté polonaise, après avoir
» entendu la lecture de l'histoire de *Charles XII*,
» écrite par M. de *Voltaire*, (dernière édition de
» Genève) après avoir loué le style..... de cette
» histoire, et avoir admiré ces traits......... qui
» caractérisent tous les ouvrages de cet illustre
» auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il
» était prêt à donner un certificat à M. de *Voltaire*
» pour constater l'exacte vérité des faits contenus
» dans cette histoire. Ce prince a ajouté que M. de
» *Voltaire* n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune
» circonstance intéressante; que tout est vrai, que
» tout est en son ordre dans cette histoire; qu'il a
» parlé sur la Pologne, et sur tous les événemens
» qui y sont arrivés, &c. comme s'il en eût été
» témoin oculaire. Certifions, de plus, que ce
» prince nous a ordonné d'écrire sur le champ à
» M. de *Voltaire* pour lui rendre compte de ce que
» nous venions d'entendre, et l'assurer de son estime
» et de son amitié.

» Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de
» M. de *Voltaire*, et celui que tout honnête homme
» doit avoir pour ce qui constate la vérité des faits
» dans les histoires contemporaines, nous a pressé
» de demander au roi de Pologne la permission
» d'envoyer à M. de *Voltaire* un certificat en forme de
» tout ce que sa majesté nous a fait l'honneur de
» nous dire. Le roi de Pologne non-seulement

» y a consenti, mais même nous a ordonné de » l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en faire » usage toutes les fois qu'il le jugera à propos, » soit en le communiquant, soit en le fesant » imprimer, &c. »

Fait à Commerci, ce 11 juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat a été imprimé dans l'histoire de *Pierre I*, plusieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

LE P. *Barre* de St Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt sûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence de ſtyle dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suède juſqu'à Charles XII. Son éducation ; ſes ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuſes ſur ce prince et ſur la nation ruſſe. La Moſcovie, la Pologne et le Danemarck ſe réuniſſent contre Charles XII.

LA Suède et la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu-près, juſqu'au ſoixante et dixième, ſous un climat rigoureux, qui n'a preſque ni printemps ni automne. l'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été ſuccèdent tout à coup à un froid exceſſif ; Deſcription de la Suède.

et il y gèle dès le mois d'octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui amènent ailleurs les ſaiſons, et en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude un ciel ſerein, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y ſont adoucies par des aurores et des crépuſcules, qui durent à proportion que le ſoleil s'éloigne moins de la Suède, et la lumière de la lune, qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très-ſouvent par des feux ſemblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y ſont grands; la ſénérité du ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim et la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant long-temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eſt principalement de la Suède, dont une partie ſe nomme encore Gothie, que ſe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent

l'Europe,

l'Europe, et l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'usurpateur, le tyran et le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté, et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt et plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile et pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se fesant en monnaie de cuivre et de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps, le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, et en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat; et le sénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait souvent.

Les repréſentans de la nation, dans ces grandes aſſemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes ; avec le temps on y admit les payſans même, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, et eſclave dans preſque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation ſi jalouſe de ſa liberté, et qui eſt encore fière aujourd'hui d'avoir ſubjugué Rome, il y a treize ſiècles, fut miſe ſous le joug par une femme, et par un peuple moins puiſſant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck et de Norvége, conquit la Suède par force et par adreſſe, et fit un ſeul royaume de ces trois vaſtes Etats. Après ſa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle ſecoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des rois, elle eut des adminiſtrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible, vers l'an 1520. L'un était *Chriſtiern II*, roi de Danemarck, monſtre formé de vices ſans aucune vertu ; l'autre, un archevêque d'Upſal, primat du royaume, auſſi barbare que *Chriſtiern*. Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les conſuls, les magiſtrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze ſénateurs, et les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il faut partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, et

ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens rois du pays, ſortit du fond des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe et ſon grand air lui feſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, et qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes; ſon courage infatigable les feſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été otage de *Chriſtiern*, et retenu priſonnier contre le droit des gens. Echappé de ſa priſon, il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux payſans; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de temps de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* et l'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède,

et fut élu avec juſtice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois et ſur le clergé, il régna heureux et abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille et ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Breme, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui, par ſes victoires, contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être

détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué, à l'âge de trente-ſept ans, dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord et l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther*; et les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour leſquels elle avait renoncé à un empire, à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin, *Charles Guſtave*, dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe*: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie, qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit aſſurer, du moins pour un temps, la poſſeſſion de Sleſvick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge

de trente-fept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du defpotifme que fon fils, *Charles XI*, éleva jufqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous fes ancêtres, fut plus abfolu qu'eux. Il abolit l'autorité du fénat, qui fut déclaré le fénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, fi fon defpotifme n'eût réduit les fentimens de fes fujets pour lui à celui de la crainte.

Il époufa, en 1680, *Ulrique Eléonore*, fille de *Frédéric III*, roi de Danemarck, princeffe vertueufe et digne de plus de confiance que fon époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été fur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de fes aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eft lui dont on fe propofe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant fa perfonne et fes actions.

27 juin 1682.

Education de *Charles XII*.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure fes États et ceux de fes voifins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis auffi-bien que fa langue maternelle. A l'âge de fept ans, il favait manier un cheval. Les exercices violens, où il fe plaifait, et qui découvraient fes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conftitution vigoureufe, capable de foutenir les fatigues où le portait fon tempérament.

Quoique doux dans fon enfance, il avait une

opiniâtreté infurmontable : le feul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averfion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et en retint affez pour le parler le refte de fa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obftina tant qu'il vécut à ne jamais s'en fervir, même avec des ambaffadeurs français, qui ne favaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiffance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce :* il prit pour ce livre un goût que le fujet lui infpirait beaucoup plus encore que le ftyle. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penfait d'*Alexandre*; *je penfe*, dit le prince, *que je voudrais lui reffembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'eft-ce pas affez quand on a conquis des royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponfes au roi, fon père, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Guftave.* Un jour il s'amufait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prife par les Turcs fur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquife par les Suédois depuis un fiècle. Au bas de la carte de la ville hongroife il y avait ces mots tirés du livre de *Job :* DIEU *me l'a donnée,* DIEU *me l'a ôtée, le nom du Seigneur foit béni*. Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit fur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga : DIEU

me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. (*a*) Ainsi, dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette
Le 5 auguste 1693. princesse mourut d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, et par les efforts qu'elle fesait pour les dissimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

16 avril 1697. Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande,

(*a*) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne, tome VII, et il l'applique à un comte de Virtemberg.

d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la décifion de leurs querelles à fa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puiffances.

Il laiffa à fon fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et refpecté au dehors, des fujets pauvres, mais belliqueux et foumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des miniftres habiles.

Charles XII, à fon avénement, non-feulement fe trouva maître abfolu et paifible de la Suède et de la Finlande, mais il régnait encore fur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poffédait Vifmar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oefel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême et de Verden; toutes conquêtes de fes ancêtres, affurées à fa couronne par une longue poffeffion et par la foi des traités folennels de Munfter et d'Oliva, foutenus de la terreur des armes fuédoifes. La paix de Ryfvick, commencée fous les aufpices du père, fut conclue fous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les lois fuédoifes fixent la majorité des rois à quinze ans: mais *Charles XI*, abfolu en tout, retarda par fon teftament celle de fon fils jufqu'à dix-huit. Il favorifait, par cette difpofition, les vues ambitieufes de fa mère, *Edwige-Eléonore* de Holftein, veuve de *Charles X*. Cette princeffe fut déclarée par le roi, fon fils, tutrice du jeune roi fon petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un confeil de cinq perfonnes.

La régente avait eu part aux affaires fous le règne du roi, fon fils. Elle était avancée en âge; mais fon

ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui fesait espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il fesait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; et cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, et qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens : le conseiller d'Etat, *Piper*, était auprès de lui ; le roi paraissait abymé dans une rêverie profonde. »Puis-je prendre la liberté, lui dit » *Piper*, de demander à votre majesté à quoi elle » songe si sérieusement ?» *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens : et je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme*. *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi ; il proposa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, et qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour *Piper*. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait

l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter; de sorte que *Charles XII* souhaita de régner, et en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre et du couronnement: c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, et se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller *Piper*, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte; ce qui est une qualité éminente en Suède, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait, à la vérité, aucune passion dangereuse; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres. (*c*) La Suède avait de lui la même opinion ; personne ne connaissait son caractère; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois rois se liguent contre lui.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même temps. Le premier fut *Frédéric IV*, roi de Danemarck, son cousin ; le second, *Auguste*, électeur de Saxe, roi de Pologne ; *Pierre le grand*, czar de Moscovie, était le troisième et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, et commencer par le Danemarck.

(*c*) Les lettres originales en font foi.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Danemarck par élection, en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé *Christiern III*, eut pour son frère *Adolphe* une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Slesvick, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était, depuis près de quatre-vingts ans, une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein-Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en

avait coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena, en 1689, par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois fesaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, et se liguaient secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti*, son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable que par sa bravoure et la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna ses dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Ruſſes, les Polonais et les Suédois s'en étaient diſputé la poſſeſſion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, et elle lui avait été enfin cédée ſolennellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges et d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez*. Mais peu de jours après, il le fit déclarer coupable de lèſe-majeſté, et comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte*. *Charles XI* était mort ; mais la ſentence de *Patkul* et ſon indignation

(*d*) Tout cet article ſe trouve preſque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

fubfiftaient. Il repréfenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples défefpérés, prêts à fecouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de fe défendre. Ces follicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Augufte*, à fon couronnement, avait promis de faire fes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut, par fon irruption en Livonie, plaire à la république, et affermir fon pouvoir ; mais il fe trompa dans ces deux idées qui paraiffaient fi vraifemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invafion foudaine, fans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifeftes. Le nuage groffiffait en même temps du côté de la Mofcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poftérité.

Hiftoire de *Pierre le grand.*

Pierre Alexiowitz, czar de Ruffie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée fur les Turcs, en 1697, et par la prife d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Mofcovie ou Ruffie embraffe le nord de l'Afie et celui de l'Europe, et depuis les frontières de la Chine s'étend, l'efpace de quinze cents lieues, jufqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immenfe était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre*. Les Mofcovites étaient moins civilifés que les Mexicains, quand ils furent découverts par *Cortez* ; nés tous efclaves de maîtres auffi barbares qu'eux, ils croupiffaient dans l'ignorance,

dans

dans le befoin de tous les arts, et dans l'infenfibilité de ces befoins qui étouffait toute induftrie. Une ancienne loi facrée parmi eux leur défendait, fous peine de mort, de fortir de leur pays fans la permiffion de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occafions de connaître leur joug, plaifait à une nation qui, dans l'abyme de fon ignorance et de fa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Mofcovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans, au commencement du fiècle paffé, fans pouvoir rendre raifon de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de feptèmbre. Ils alléguaient, pour raifon de cet établiffement, qu'il était vraifemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la faifon où les fruits de la terre font dans leur maturité. Ainfi les feules apparences de connaiffances qu'ils euffent, étaient des erreurs groffières: perfonne ne fe doutait parmi eux que l'automne de Mofcovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats oppofés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Mofcou le fecrétaire d'un ambaffadeur de Perfe, qui avait prédit une éclipfe de foleil. Ils ignoraient jufqu'à l'ufage des chiffres; ils fe fervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le tréfor du czar.

(e) Leur religion était et eft encore celle des chrétiens

(e) Tout ce morceau eft copié mot à mot par le génovéfain *Barre*, dans fon hiftoire d'Allemagne, tome IX, pages 75 et fuivantes.

grecs, mais mêlée de fuperftitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Mofcovites ofaient manger du pigeon, parce que le Saint-Efprit eft peint en forme de colombe. Ils obfervaient régulièrement quatre carêmes par an ; et dans ces temps d'abftinence, ils n'ofaient fe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU et S[t] *Nicolas* étaient les objets de leur culte, et immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était fans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les fupplices les plus cruels, fans qu'on pût appeler de fon tribunal. Il fe promenait à cheval deux fois l'an, fuivi de tout fon clergé en cérémonie : et le peuple fe profternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama. La confeffion était pratiquée ; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes ; alors l'abfolution leur paraiffait néceffaire, mais non le repentir. Ils fe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainfi ils paffaient fans remords de la confeffion au vol et à l'homicide ; et ce qui eft un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils fefaient fcrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On difputait cependant fur la religion en ce pays comme ailleurs ; la plus grande querelle était, fi les laïques devaient faire le figne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurfuff*, fous le précédent règne, avait excité

une sédition dans Astracan, au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde est théologien : et *Pierre*, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *Vosko-jésuites.*

Le czar, dans son vaste empire, avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne et des Palus-Méotides, sont mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïèdes, qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un dieu; et cependant les Suédois, envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner; c'est ce que fit *Pierre le grand.*

Il quitta la Ruſſie, en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domeſtique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambaſſadeur extraordinaire auprès des états généraux. Arrivé à Amſterdam, inſcrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ſes obſervations. De-là il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux; il repaſſa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de ſon pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Ruſſie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpèce l'y ſuivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaiſſeaux ruſſes ſur la mer Noire, dans la Baltique et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moſcovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moſcovites connurent par degrés ce que c'eſt que la ſociété. Les ſuperſtitions mêmes furent abolies: la dignité de patriarche

fut éteinte; le czar ſe déclara le chef de la religion : et cette dernière entrepriſe, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins abſolu, réuſſit preſque ſans contradiction, et lui aſſura le ſuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiſſé un clergé ignorant et barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, et par-là même il riſqua de le rendre redoutable; mais il ſe croyait aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de cloîtres qui reſtent la philoſophie et la théologie. Il eſt vrai que cette théologie tient encore de ce temps ſauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré ſa patrie. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avait aſſiſté à une thèſe publique, où il s'agiſſait de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-ſainte écriture dit que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, et que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries, qu'ils s'en ſervirent pour le décrier; ils imprimèrent qu'il était l'Antechriſt; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, et qu'on ſeſait dans ſon académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que *Pierre* n'était pas l'Antechriſt, parce que le nombre 666 n'était pas dans ſon nom. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Mofcovie a fur-tout porté une loi fage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'eft qu'il n'eft permis à aucun homme au fervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni fur-tout à un mineur, de paffer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point confacrer à l'oifiveté des fujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on difpofe à jamais de fa liberté, dans un âge où l'on ne peut difpofer de la moindre partie de fa fortune. Cependant l'induftrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme fi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a point affujetti feulement l'Eglife à l'Etat, à l'exemple des fultans turcs; mais, plus grand politique, il a détruit une milice femblable à celle des janiffaires; et ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps; il a diffipé les janiffaires mofcovites, nommés *ftrélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à fes maîtres qu'à fes voifins, était compofée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reftait à Mofcou, et l'autre était répandue fur les frontières. Un ftrélitz n'avait que quatre roubles par an de paie; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour et d'en faire les fonctions; tant la nation avait befoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de

nouveaux régimens ; et enfin, se sentant maître de troupes disciplinées, il cassa les strélitz, qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à peu-près ce qu'est la cavalerie polonaise, et ce qu'était autrefois la française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par son exemple et par les supplices; car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne, et punissait rigoureusement en czar les boïards, c'est-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui, en 1738, trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des houssards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même; mais sur-tout il excellait dans tous les arts de la marine; bon

capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus eſtimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir : il feſait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe; le courage et le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph, à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères; et dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats et légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Péterſbourg; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, et celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique; il réuſſiſſait dans les mécaniques, et inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient, à la vérité, peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous feſons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes et les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps

malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin les triſtes ſuites d'un gouvernement long-temps ſauvage et barbare même dans ſa police, font cauſe que cette grande partie du continent a encore de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de payſans payans une eſpèce de taille, ſix cents mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède : les Coſaques de l'Ukraine et les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin l'on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes; (*f*) c'eſt-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie et de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caſpienne, et de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

(*f*) Cela fut écrit en 1727; la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police et par le ſoin d'attirer les étrangers.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700, le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port qui deviendrait le magaſin du Nord, et une ville qui ferait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déjà un paſſage par les mers du Nord-eſt à la Chine; et les manufactures de Paris et de Pekin devaient embellir ſa nouvelle ville.

Un chemin par terre de ſept cents cinquante-quatre verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville. La plupart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains; et deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ſes vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en légiſlateur et en phyſicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, feſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, feſant lever des cartes exactes, et y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaiſirs délicats.

Il a bâti le port de Cronftad fur la Neva, Sainte-Croix fur les frontières de la Perfe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aftracan, à Azoph; des arfenaux, des hôpitaux. Il fefait toutes fes maifons petites et de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maifons publiques la magnificence et la grandeur.

Les fciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de fiècles, font venues par fes foins dans fes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie fur le modèle des fociétés fameufes de Paris et de Londres : les *Delifle*, les *Bulfinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philofophie, ont été appelés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie fubfifte encore, et il fe forme enfin des philofophes mofcovites.

Il a forcé la jeune nobleffe de fes Etats à voyager, à s'inftruire, à rapporter en Ruffie la politeffe étrangère. J'ai vu de jeunes ruffes pleins d'efprit et de connaiffances. C'eft ainfi qu'un feul homme a changé le plus grand empire du monde. Il eft affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans fes plaifirs, de la férocité dans fes mœurs, de la barbarie dans fes vengeances, fe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait fes peuples, et il était fauvage. Il a, de fes propres mains, été l'exécuteur de fes fentences fur des criminels; et dans une débauche de table il a fait voir fon adreffe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des fouverains qui verfent le fang de leurs fujets de leurs mains, mais

ces monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne feſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le czar *Pierre;* et ſes grands deſſeins n'étaient encore qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, et qu'une guerre ſi bien projetée ſerait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au nord-eſt de la Livonie; les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le temps ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne et la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux et ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutint la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, et paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne et de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, et eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII*. Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, et alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra, en ſa préſence, ſur le danger où l'on était : quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup le jeune prince ſe lève avec l'air de gravité et d'aſſurance d'un homme ſupérieur qui a

pris ſon parti. ›› Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne ›› jamais faire une guerre injuſte, mais de n'en finir ›› une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma ›› réſolution eſt priſe : j'irai attaquer le premier qui ›› ſe déclarera ; et quand je l'aurai vaincu, j'eſpère ›› faire quelque peur aux autres. ›› Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers ; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* et de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns

m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, et cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein, ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraſer l'empire. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes d'Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. (*g*) Tandis que le petit pays de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena

(*g*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, pages 295 et ſuivantes.

rompu par les Danois : ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemarck. Ils savaient que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais et les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il fesait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démésurée vint droit au roi qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi *Auguste* et les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercule* et des *Thésée*.

Il partit pour sa première campagne, le 8 mai (nouveau style) de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en fesant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit

à

à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper*, son premier ministre, et le général *Renschild* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général *Renschild* de faire une descente, et d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, et monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de Frise et les instrumens

des pionniers : cinq cents hommes d'élite fuivaient dans d'autres chaloupes : après venaient les vaiffeaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaifes et deux hollandaifes, qui devaient favorifer la defcente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, eft fituée dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueft le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiffeaux qui menaçaient d'une defcente, les habitans, confternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaiffeaux fuédois, regardaient alors avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à fept milles de Copenhague. Auffitôt les Danois raffemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le roi quitta alors fa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de fes gardes. L'ambaffadeur de France était alors auprès de lui. *Monfieur l'ambaffadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guifcard*, en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réfider auprès de votre majefté ; je me flatte que vous ne me chafferez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été fi brillante.* En difant ces paroles, il donna la main au roi, qui fauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* et

l'ambaſſadeur entrèrent. (*h*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſitôt ſon exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major général *Stuart*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles. „ C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on „ vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera-là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, et qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe et de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe et les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des

(*h*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 396.

redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague; pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé s'avancer. Copenhague intimidée envoya aussitôt des députés au roi, pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes: les députés se mirent à genoux devant lui; il fit payer à la ville quatre cents mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis longtemps dans les troupes suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission; et il parvint aisément à faire observer cette loi. On fesait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du

matin, et à quatre heures du foir : il ne manqua jamais d'y affifter, et de donner à fes foldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreffion fur les hommes, quand ils n'y foupçonnent pas de l'hypocrifie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les payfans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois, leurs ennemis, qu'aux Danois qui ne les payaient pas fi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provifions qui. manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holftein, où il femblait ne s'être rendu que pour lever le fiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiffeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, et prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans fes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payfans, et même beaucoup de bourgeois, font efclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne fefait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à fe réfoudre à rendre juftice au duc de Holftein, ou à voir Copenhague détruite, et fon royaume mis à feu et à fang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui fe piquait de juftice. On affembla un congrès dans la ville de Travendal, fur les frontières du Holftein. Le roi de Suède ne fouffrit pas que l'art des miniftres traînât les négociations en longueur : il

voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu, le 5 d'auguſte, à l'avantage du duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les frais de la guerre, et délivré d'oppreſſion. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié et humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même temps, le roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général ſuédois qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis miniſtre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiége ſous les yeux du roi; mais, malgré pluſieurs avantages que les aſſiegeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne deſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes appartenantes aux Hollandais. Les états-généraux ordonnèrent à leur ambaſſadeur auprès du roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le roi de Pologne ne ſe fit pas long-temps prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII*, pour achever ſa première campagne, que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pierre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambaſſadeurs moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un légiſlateur comme le czar ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avait paſſé *incognitò* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop chers à ſes ambaſſadeurs. C'étaient-là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il parut devant Nerva, à la tête de cette grande armée, le 1 octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'eſt le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles ſaiſons feſait quelquefois quatre cents lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, feſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un temps où les glaces et les neiges

Il bat les Ruſſes.

forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à fuſpendre la guerre, le czar *Pierre* aſſiégeait Nerva, à trente degrés du pôle, et *Charles XII* s'avançait pour la fecourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place qu'il fe hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans fes voyages. Il traça fon camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de fon armée au duc de *Croi*, allemand, général habile, mais peu fecondé alors par les officiers ruſſes. Pour lui, il n'avait dans fes propres troupes que le rang de fimple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéiſſance militaire à fa nobleſſe, juſque-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire fans expérience et en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam, pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva, pour enfeigner à fa nation l'art de la guerre.

Les Ruſſes font robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois; mais c'eſt au temps à aguerrir les troupes, et à la diſcipline à les rendre invincibles. Les feuls régimens, dont on put eſpérer quelque choſe, étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reſte était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes fauvages, les uns armés de flèches, les autres de maſſues : peu avaient des fuſils : aucun n'avait vu un fiége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en

cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renverſait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était preſque ſans fortifications: le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix ſemaines.

On était déjà au 15 de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traverſé la mer avec deux cents vaiſſeaux de tranſport, marchait pour ſecourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il ſe prépara à lui oppoſer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu mépriſable, ſi un légiſlateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes qui pouvait très-bien arriver ſans lui, et ſembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince ſans expérience qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout: trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient poſtés à une lieue de cette ville ſur le chemin du roi de Suède; vingt mille ſtrélitz étaient plus loin

ſur le même chemin; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, et ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours; et ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos, que, ſans délibérer, il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez,* dit-il, *qu'avec mes huit mille braves ſuédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingts mille moſcovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis?* lui dit-il; *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis? l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir; et l'autre, que le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne ſera que les incommoder; et ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moſcovites, à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar ; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi ſauta légèrement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices ;* et continua de combattre et de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures

de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourfuivit la droite jufqu'à la rivière de Nerva, avec fon aile gauche, fi l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourfuivaient près de quarante mille. Le pont rompit fous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres défefpérés retournèrent à leur camp, fans favoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques baraques derrière lefquelles ils fe mirent; là ils fe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas fe fauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent fe rendre au roi, et mettre leurs armes à fes pieds. Pendant qu'on les lui préfentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait fe rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces prifonniers d'importance avec une politeffe auffi aifée et un air auffi humain, que s'il leur eût fait dans fa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers fubalternes et les foldats furent conduits défarmés jufqu'à la rivière de Nerva: on leur fournit des bateaux pour la repaffer, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Mofcovites fe battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu fix cents hommes: dix-huit mille mofcovites avaient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient paffé la rivière; il en reftait encore affez dans le camp pour exterminer

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

jufqu'au dernier fuédois. Mais ce n'eft pas le nombre des morts, c'eft l'épouvante de ceux qui furvivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui reftait, pour faifir l'artillerie ennemie. Il fe pofta avantageufement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures fur la terre, enveloppé dans fon manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, fur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant fu le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers fubalternes et les foldats, l'envoya fupplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de fes troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec fes mofcovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, foldats et officiers, à travers moins de fept mille fuédois. Les foldats, en paffant devant le roi, jetaient à terre leurs fufils et leurs épées; et les officiers portaient à fes pieds les enfeignes et les drapeaux. Il fit repaffer la rivière à toute cette multitude, fans en retenir un feul foldat prifonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prifonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc de *Croi* et des autres officiers généraux mofcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; et fachant qu'ils manquaient d'argent, et que les

marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, et cinq cents à chacun des officiers moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſitôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui et trop injurieux pour le czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le repréſentait d'un côté ſur un piédeſtal, où paraiſſaient enchaînés un moſcovite, un danois, un polonais; de l'autre était un Hercule armé de ſa maſſue, tenant ſous ſes pieds un Cerbère, avec cette légende: *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune: il était fils aîné et héritier du roi de Georgie; on le nommait le *czarafis Artſchelou;* ce titre de *czarafis* ſignifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moſcovie; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes dont tous ces peuples ſont deſcendus, et ne vient point des *Céſars* de Rome, ſi long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar et maître de la plus belle partie des pays qui ſont entre les montagnes d'Ararat, et les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chaſſé de ſon royaume par ſes propres ſujets, en 1688, et avait choiſi de ſe jeter entre les bras de

l'empereur de Mofcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut fuivre *Pierre le grand* dans fon expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant par quelques foldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, et qui allaient le maffacrer. Le comte *Renfchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le préfenta à fon maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant fes officiers une réflexion naturelle fur l'étrange deftinée d'un prince afiatique, né au pied du mont Caucafe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eft*, dit-il, *comme fi j'étais un jour prifonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreffion; mais dans la fuite on ne s'en fouvint que trop, lorfque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille ruffes, comptant envelopper fon ennemi de tous côtés. Il apprit, à moitié chemin, la bataille de Nerva et la difperfion de tout fon camp. Il ne s'obftina pas à vouloir attaquer, avec fes quarante mille hommes fans expérience et fans difcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché; il retourna fur fes pas, pourfuivant toujours le deffein de difcipliner fes troupes, pendant qu'il civilifait fes fujets. „ Je „ fais bien, dit il, que les Suédois nous battront long- „ temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à „ les vaincre.„ Mofcou fa capitale fut dans l'épouvante

et dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté et l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à saint *Nicolas*, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

›› O toi qui es notre consolateur perpétuel dans ›› toutes nos adversités, grand saint *Nicolas*, infiniment ›› puissant, par quel péché t'avons-nous offensé dans ›› nos sacrifices, génuflexions, révérences et actions ›› de grâces, pour que tu nous aies ainsi abandonnés? ›› Nous avions imploré ton assistance contre ces terribles, insolens, enragés, épouvantables, indomptables destructeurs, lorsque, comme des lions et ›› des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous ›› ont attaqués, effrayés, blessés, tués par milliers, ›› nous qui sommes ton peuple. Comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortilége et enchantement, nous te supplions, ô grand saint *Nicolas*, ›› d'être notre champion et notre porte-étendard, ›› de nous délivrer de cette foule de sorciers, et de les ›› chasser bien loin de nos frontières avec la récompense ›› qui leur est due. ››

Tandis que les Russes se plaignaient à saint *Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* fesait rendre grâces à DIEU, et se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent

d'une

d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du Nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* et *Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, et que le czar devait soudoyer. Celui-ci, de son côté, devait envoyer cinquante mille russes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, et promettait de payer au roi *Auguste* trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède; c'était un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguste* avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit : il fallait disputer le passage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur

tête le maréchal de *Stenau* qui fesait les fonctions de général: sous lui commandaient le prince *Ferdinand*, duc de Courlande, et ce même *Patkul* qui défendait sa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume, au péril de sa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient; en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagême. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague; croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, et forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard.

Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment: à peine aperçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia, le moment d'après, au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats, marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal *Stenau*, et s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer: il avait avec lui quinze mille hommes: *Stenau* et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante: le duc eut deux chevaux tués sous lui: il pénétra trois fois aux milieu de la garde du roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Il bat les Saxons.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à

Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché ſe rendent à lui à diſcrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il paſſa ſans s'arrêter en Lithuanie, ſoumettant tout ſur ſon paſſage. Il ſentit une ſatisfaction flatteuſe, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, et obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel allemand, qui aſſiſtait à ſon dîner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le czar et le roi de Pologne avaient faits au même endroit étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *et j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cents cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les

peuples n'en ſont que moins induſtrieux. (*k*) Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des écoſſais, des français, ſur-tout des juifs. Ils y ont près de trois cents ſynagogues; et à force de multiplier, ils en feront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beſtiaux, les denrées du pays; les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi ſatiſfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent, et qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, et couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, et que la nobleſſe eſt fière et oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus : le trône eſt preſque toujours à l'enchère; et, comme un polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La nobleſſe et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave; tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit par-tout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là, le payſan ne sème point pour lui, mais

(*k*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

pour des feigneurs, à qui lui, fon champ et le travail de fes mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eft gentilhomme ne dépend que de foi. Il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une affemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainfi il n'eft prefque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là fe mettent au fervice des plus puiffans, en reçoivent un falaire, font les fonctions les plus baffes. Ils aiment mieux fervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; et, en panfant les chevaux de leurs maîtres, ils fe donnent le titre d'électeurs des rois et de deftructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de fa majefté royale, le croirait le prince le plus abfolu de l'Europe ; c'eft cependant celui qui l'eft le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on fuppofe chez d'autres nations, entre le fouverain et les fujets. Le roi de Pologne, à fon facre même, et en jurant les *pacta conventa*, difpenfe fes fujets du ferment d'obéiffance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'eft héréditaire en Pologne, que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranfgreffait les lois de l'Etat.

La nobleſſe, jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, et rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent ſon ambition, et lui oppoſent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe: ce qui forme toujours deux partis; diviſion inévitable, et même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, et conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états généraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat et de pluſieurs gentilshommes; les ſénateurs ſont les palatins et les évêques: le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première perſonne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires, le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, et quelquefois même, au milieu de

l'ivreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux lois du ſénat. Un ſeul gentilhomme qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte; et s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les lois, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, et contre ſes intérêts; à peu-près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir *Charles I* ſur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de ſon prédéceſſeur, et les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les lois de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, et peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée,

nommée *pospolite*, se meut difficilement, et se gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-temps assemblée. La discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage; mais elle secoue bientôt le joug: ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre; ils veulent être les seuls remparts de leur république; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fossés presque comblés; et la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi, dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille

hommes : le fecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux font indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité fuprême fur leurs troupes. Les colonels font les maîtres abfolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire fubfifter comme ils peuvent, et à leur payer leur folde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils défolent le pays, et ruinent les laboureurs pour fatisfaire leur avidité et celle de leurs foldats. (*l*) Les feigneurs polonais paraiffent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes font plus belles que leurs maifons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt prefque toute compofée de gentilshommes : elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, et par la richeffe des habillemens et des harnais.

Les gendarmes fur-tout, que l'on diſtingue en houffards et pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de plufieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de felles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, et quelquefois d'argent maffif, avec de grandes houffes traînantes, à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée et fuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas davantage ; c'eſt trop d'ennui pour L'éditeur.

armée, fans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'eft ainfi du moins qu'elle fut jufque vers 1710. Ces fantaffins, qui reffemblent à des tartares vagabonds, fupportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue et tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les foldats polonais le caractère des anciens Sarmates, leurs ancêtres; auffi peu de difcipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils font vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le befoin ces deux armées combattraient en fa faveur, que la *pofpolite* polonaife s'armerait à fes ordres, et que toutes ces forces, jointes aux Saxons fes fujets, et aux Mofcovites fes alliés, compoferaient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oferait paraître. Il fe vit prefque tout à coup privé de ces fecours, par les foins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans fes pays héréditaires au pouvoir abfolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de fon règne fit des mécontens; fes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppofé à fon élection, et alliénèrent prefque tout le refte. La Pologne murmura de voir fes villes remplies de garnifons faxonnes, et fes frontières de troupes. Cette nation, bien plus jaloufe de maintenir fa liberté qu'empreffée à attaquer fes voifins, ne regarda point la guerre du roi *Augufte* contre la Suède, et l'irruption

en Livonie, comme une entreprife avantageufe à la république. On trompe difficilement une nation libre fur fes vrais intérêts. Les Polonais fentaient que fi cette guerre entreprife fans leur confentement était malheureufe, leur pays, ouvert de tous côtés, ferait en proie au roi de Suède; et que fi elle était heureufe, ils feraient fubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être efclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* juftement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons et les Mofcovites comme les inftrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverfé tout ce qui était fur fon paffage, et s'avançait avec une armée victorieufe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur fouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divifaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* et celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha;* et *Oginski*, mal fecouru par les Saxons, vit fon parti prefque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduifaient à un petit nombre, était en partie difperfée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était féparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne et fubfiftaient de rapines. *Augufte* ne voyait en

Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avait, à la vérité, en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, et par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète: de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie, pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'apperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapicha*, les *Lubomirsky* et leurs amis, le palatin *Leczinski*, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi *Auguste*, et sur-tout les partisans des princes *Sobiesky*, étaient tous secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus confidérable de fes partifans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gnefne, primat du royaume, et préfident de la diète. C'était un homme plein d'artifice et d'obfcurité dans fa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieufe, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne ceffait de le pouffer à l'intrigue et à la faction. Le roi *Jean Sobiesky*, prédéceffeur d'*Augufte*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. *Radjousky*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainfi réuniffant dans fa perfonne tout ce qui impofe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il effaya fon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobiesky* fur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat fe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaffadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triomphèrent de fes négociations. Il fe laiffa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occafion de mettre la divifion entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le foulèvement général de tous les efprits contre le roi *Augufte*, firent croire au cardinal primat que le

temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguste* en Saxe, et ouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguste* était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution; et cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

Il joint ses armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité, piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à son roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il sesait la guerre à *Auguste* et aux Saxons, non aux Polonais; et que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient et venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, et des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui sesaient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à *Charles XII*, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, et qu'il renvoyât ses troupes saxonnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avait déjà fait ce

que la diète exigeait de lui. La ligue conclue ſecrètement à Birzen, avec le Moſcovite, était devenue auſſi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonais, juſqu'à ce que, pourſuivis par les généraux ſuédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée ſaxonne battue à Riga, le roi *Auguſte* les envoya hiverner et ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La diète était partagée en preſque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguſte* y dominaient, le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté et la juſtice; mais on ne ſavait point ce que c'était que d'être libre et juſte. Le temps ſe perdait à cabaler en ſecret, et à haranguer en public. La diète ne ſavait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les factieux y ſont hardis, et que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La diète ſe ſépara en tumulte, le

17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irréfolutions. Les fénateurs, qui font les palatins et les évêques, reftèrent dans Varfovie. Le fénat de Pologne a le droit de faire provifionnellement des lois, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaffade propofée dans la diète, que la *pofpolite* monterait à cheval, et fe tiendrait prête à tout événement: ils firent plufieurs règlemens pour apaifer les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refufe de voir la mère du maréchal de *Saxe*.

Augufte aima mieux alors recevoir des lois dures de fon vainqueur que de fes fujets. Il fe détermina à demander la paix au roi de Suède, et voulut entamer avec lui un traité fecret. Il fallait cacher cette démarche au fénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en repofa fur la comteffe de *Konigsmark*, fuédoife d'une grande naiffance, à laquelle il était alors attaché. C'eft elle dont le frère eft connu par fa mort malheureufe, et dont le fils a commandé les armées en France avec tant de fuccès et de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par fon efprit et par fa beauté, était plus capable qu'aucun miniftre de faire réuffir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, et qu'elle avait été long-temps à fa cour, elle avait un prétexte plaufible d'aller trouver ce prince. Elle

vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y était née; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour *Charles XII*, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La pièce finissait ainsi:

Enfin chacun des dieux, discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire:
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il fesait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit: elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut: le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de *Konigsmark* ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat. Il lui fit des propositions par le

palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laiſsât la diſpoſition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille ſaxons. Le cardinal primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, „ qu'on avait réſolu d'envoyer à „ *Charles XII* une ambaſſade, et qu'il ne lui conſeillait „ pas de faire venir les Saxons. „

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conſerver les apparences de l'autorité royale. Un de ſes chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui, où et comment ſa majeſté ſuédoiſe voudrait recevoir l'ambaſſade du roi ſon maître et de la république. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en priſon au lieu de lui donner audience, en diſant, qu'il comptait recevoir une ambaſſade de la république, et rien du roi *Auguſte*. Cette violation du droit des gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, et plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs. Ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connaiſſait guère ; ils

Il reçoit une ambaſſade polonaiſe.

demandèrent qu'on traitât la république de *féréniffime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carroffes du roi et des fénateurs. On leur répondit que la république ferait appelée *illuftre*, et non *féréniffime*; que le roi ne fe fervait jamais de carroffe ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers et point de fénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant général, et qu'ils arriveraient fur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans fa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs difcours furent pleins de ménagemens et d'obfcurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII*, qu'ils n'aimaient pas *Augufte*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne fe conclut, et *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varfovie.

Sa marche fut précédée par un manifefte, dont le cardinal et fon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la fienne, et prétendait leur faire voir que leurs intérêts et les fiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifefte, foutenu par un grand parti, par le trouble du fénat et par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreffions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puifqu'il voulait l'être, et qu'on était encore trop heureux qu'il fe contentât de ce titre.

Les fénateurs contraires à *Augufte*, publièrent hautement l'écrit fous fes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le filence. Enfin, quand on apprit que *Charles* avançait à

grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, et l'on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la *pospolite* et les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse, intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'Etat, ordonne sur

Il se rend maître de Varsovie.

peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval et de le ſuivre; il commençait à devenir problématique, ſi on devait lui obéir. Sa grande reſſource était dans les troupes de ſon électorat, où la forme du gouvernement entièrement abſolue, ne lui laiſſait pas craindre une déſobéiſſance. Il avait déjà mandé ſecrètement douze mille ſaxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en feſait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur, dans la guerre de l'Empire contre la France, et qu'il fut obligé de rappeler, par la néceſſité où il était réduit. Introduire tant de ſaxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les eſprits, et violer la loi faite par ſon parti même, qui ne lui en permettait que ſix mille; mais il ſavait bien que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, et que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, et qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varſovie, le 5 mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit par-tout des corps-de-garde, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes: mais content de les déſarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie: il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère,

et chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissait disposé à un accommodement raisonnable, et demanda humblement la permission d'aller trouver le roi. *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle qui lui venaient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte *Piper* son premier ministre, et plusieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonais qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disait en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle, le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui

offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens ; ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, et des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi *Auguste*. Juillet 1702.

Les deux rois parurent en présence, le 13 juillet, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes, *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais, qui formaient son aîle droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie,

la caiffe militaire d'*Augufte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas fur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, pourfuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent affez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnifon n'ofa tirer un feul coup, on la chaffa à coups de fouet et de canne jufque dans le château, où le roi entra avec elle. Un feul officier d'artillerie ofant fe préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui, et lui arrache la mèche : le commandant fe jette aux genoux du roi. Trois régimens fuédois furent logés à difcrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille rifdales. Le comte de *Steinbock* fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréfors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui font à Cracovie dans l'églife Saint-Nicolas, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent, qui appartenaient aux églifes ; on en prit une partie, et *Charles XII* envoya même un calice d'or à une églife de Suède, ce qui aurait foulevé contre lui les Polonais catholiques, fi quelque chofe avait pu prévaloir contre la terreur de fes armes.

Il fortait de Cracovie bien réfolu de pourfuivre le roi *Augufte* fans relâche. A quelques milles de la ville, fon cheval s'abattit, et lui fracaffa la cuiffe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit fix femaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Augufte* le loifir de refpirer. Il

On croit *Charles XII* mort.

fit auſſitôt répandre dans la Pologne et dans l'Empire que *Charles XII* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les eſprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, et par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, et aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur ſouverain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, et ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, et qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte.* Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, et le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de

Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi *Auguste*.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII*, guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, et s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois et les Russes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers; et qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. *Charles*, aussi inébranlable dans ses projets que vif dans ses actions, leur répondit: »Quand je devrais rester ici cinquante » ans, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le » roi de Pologne. »

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, et que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battue à Clissau, et qui avait eu le temps de se rallier et de se grossir, pendant que

ſa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, et ſe retirait vers la Pruſſe au nord-oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui et les ennemis. *Charles* paſſa à la nage, à la tête de ſa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans ſa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée ſaxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, et ne tuèrent pas ſix cents hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons. Le 1er mai 1703.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſitôt à l'aſſiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, et courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encore quelques ſoldats, et où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, et courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn ;

il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé : il l'empêchait d'être remarqué, et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne fesait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre ; au même instant une volée de canon, qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain *Norberg* a si bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſolue, et lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſingulièrement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout lui réuſſiſſait, et ſes négociations et ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne ; car ſon grand maréchal *Renſchild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille ſuédois ſous divers généraux, répandus au nord et à l'orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Ruſſes ; et *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que ſon impuiſſance l'empêchait de rompre, demeurait dans le ſilence. Ce monarque, plein de prudence, n'oſait faire éclater ſon dépit de voir le roi de Suède ſi près de ſes Etats. Plus loin, en tirant vers le ſud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe et du Veſer, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garniſons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainſi, depuis l'Océan germanique juſqu'aſſez près de l'embouchure du Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, et juſqu'aux portes de Moſcou, tout était dans la conſternation et dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaiſſeaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à tranſporter dans ſon pays les priſonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, et

jouiſſait de la gloire de ſon roi, ſans en porter le poids, puiſque ſes troupes victorieuſes étaient payées et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick oſa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaiſſeaux de tranſport amenaient au roi un renfort de ſix mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il fallait que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce fleuve eſt Dantzick, ville riche et libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn et Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède et quelques princes allemands; et elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces puiſſances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux ſuédois, aſſembla le magiſtrat de la part du roi, demanda le paſſage pour les troupes, et quelques munitions. Le magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus fort qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le général *Steinbock* ſe fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le ſiége, le 22 ſeptembre.

Il rançonne les villes.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce temps, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion.

La garnifon fut faite prifonnière de guerre, et envoyée en Suède. *Robel* fut préfenté défarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occafion d'honorer le mérite dans fes ennemis, lui donna une épée de fa main, lui fit un préfent confidérable en argent, et le renvoya fur fa parole. Mais la ville, petite et pauvre, fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution exceffive pour elle.

Elbing, bâtie fur un bras de la Viftule, fondée par les chevaliers teutons, et annexée auffi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner paffage aux troupes fuédoifes. Elle en fut plus févèrement punie que Dantzick. *Charles* y entra, le 13 de décembre, à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fufil. Les habitans épouvantés fe jetèrent à genoux dans les rues, et lui demandèrent miféricorde. Il les fit tous défarmer, logea fes foldats chez les bourgeois; enfuite ayant mandé le magiftrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents foixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon et quatre cents milliers de poudre qu'il faifit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de fi grands avantages. Tous ces fuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Augufte*.

A peine le cardinal avait juré à fon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'affemblée de Varfovie, toujours fous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde et d'obéiffance, mais accompagné de foldats levés dans

fes

ſes terres. Enfin il leva le maſque, et déclara, au nom de l'aſſemblée, *Auguſte, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, et par conſéquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean*, ſon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le prince *Conſtantin*, l'un de ſes frères; trente cavaliers ſaxons, envoyés ſecrètement par le roi *Auguſte*, ſortent tout à coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes, et les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils ſurent ſur le champ conduits à Leipſick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérange les meſures de *Charles*, du cardinal et de l'aſſemblée de Varſovie.

On déclare *Auguſte* déchu de la couronne. 14 février 1704.

La fortune, qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même temps le roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, et poſtée à quelque diſtance, lorſque le général *Renſchild* parut ſubitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval, lui onzième. Le général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours prêt à le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit juſqu'à Sendomir: le général ſuédois l'y ſuivit encore; et ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Auguſte*

traitait celui du cardinal, et en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguste*, forcé enfin d'accepter le fecours mofcovite, fe repentit de n'y avoir pas eu recours affez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où fes reffources étaient épuifées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'ofait le fervir. D'un autre côté, le roi de Suède victorieux et tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'efprit autant de politique que fon maître avait de grandeur dans le fien, propofa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréfentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieufe, et un parti puiffant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà foumis. Il le tentait par le titre de *défenfeur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aifé, difait-il, de faire en Pologne ce que *Guftave Vafa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéranifme, et de rompre les chaînes du peuple, efclave de la nobleffe et du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était fon idole. Il lui facrifia fon intérêt, et le plaifir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes: il ajouta en fouriant: ,, Vous étiez fait pour être le miniftre d'un ,, prince italien. ,,

Le prince *Alexandre Sobiesky* refufe le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruffe royale qui appartient à la Pologne; il portait de là fa vue fur ce qui fe paffait à Varfovie, et tenait en refpect les puiffances voifines. Le prince

Alexandre, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Siléfie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aifée, et qu'il fe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il propofa au prince *Alexandre* de monter fur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter fon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de fon aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous fes amis, et fur-tout le jeune palatin de Pofnanie, *Staniſlas Leczinsky*, le prefsèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voifins apprirent avec étonnement ce refus inoui, et ne favaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refufait.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniflas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenflad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranflad. Augufle abdique la couronne, et la cède à Staniflas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

Staniſlas, fait roi.

LE jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différens ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Staniſlas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe et de douceur, avec un air de probité et de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède :

Comment pourrons-nous faire une élection, ſi les deux princes Jacques et Conſtantin Sobiesky ſont captifs? et que *Charles* lui répondit : *Comment délivrera-t-on la république, ſi on ne fait pas une élection?* Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Staniſlas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, et le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami;* et on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient : Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu-près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. ›› Mais qu'avez-vous à alléguer contre ›› *Staniſlas Leczinsky*, dit le conquérant? ›› Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi répliqua

H 3

sèchement : *Il eſt à peu-près de mon âge ;* tourna le dos au prélat, et auſſitôt envoya le comte de *Hoorn* ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie, qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, et qu'il fallait élire *Staniſlas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varſovie ; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point ſe trouver à l'élection ; il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oppoſer au vainqueur, et ne voulant pas le ſeconder.

1704. Le ſamedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie : l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* et deux autres officiers généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolennité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir : l'évêque de Poſnanie la finit, en déclarant, au nom de la diète, *Staniſlas* élu roi de Pologne ; tous les bonnets ſautèrent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa le cri des oppoſans.

Il ne ſervit de rien au cardinal primat et à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils

vinſſent tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au ſouverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; et pour donner plus de poids à ſa nouvelle dignité, on lui aſſigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit auſſitôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, et plus encore par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe des fortifications que le roi *Auguſte* y avait faites. Le conquérant l'inveſtit le 5 ſeptembre, et le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes et maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguſte* ou à ſes adhérens, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu osèrent déſobéir ; on apporta au roi quatre cents caiſſes remplies d'or et d'argent monnayé, de vaiſſelle et de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Staniſlas* fut marqué preſque le même jour par un événement

bien différent. Quelques affaires, qui demandaient abfolument fa préfence, l'avaient obligé de demeurer dans Varfovie. Il avait avec lui fa mère, fa femme et fes deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Pofnanie et quelques grands de Pologne compofaient fa nouvelle cour. Elle était gardée par fix mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu paffés à fon fervice, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents fuédois. On était à Varfovie dans une tranquillité profonde, et *Staniflas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreufe approche de la ville: c'était le roi *Augufle* qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varfovie, et enlever fon rival.

La fille de *Staniflas*, depuis reine de France, abandonnée dans une auge, au fond d'une écurie.

Varfovie n'était pas fortifiée, les troupes polonaifes qui la défendaient, peu sûres. *Augufle* avait des intelligences dans la ville; fi *Staniflas* demeurait, il était perdu. Il renvoya fa famille en Pofnanie, fous la garde des troupes polonaifes, auxquelles il fe fiait le plus. Il crut dans ce défordre avoir perdu fa feconde fille âgée, d'un an. Elle fut égarée par fa nourrice: il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée, dans un village voifin: c'eft ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deftinée, après de plus grandes viciffitudes, fit depuis reine de France. Plufieurs gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau

roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à fouffrir des difgrâces, et forcé de quitter fa capitale fix femaines après y avoir été élu fouverain.

Augufte entra dans la capitale en fouverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Augufte*. Le palais du cardinal, et toutes les maifons des feigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville et à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution paffagère, c'eft qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Augufte*, demanda au nom de fon maître qu'on lui livrât l'évêque de Pofnanie, comme jufticiable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis fur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours fongé à augmenter fon pouvoir temporel à la faveur du fpirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une efpèce de juridiction, à la tête de laquelle eft le nonce du pape. Ses miniftres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude, mais toujours contefté par les plus fages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les caufes des eccléfiaftiques, et avaient fur-tout dans les temps de troubles ufurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lefquelles ils fe font maintenus jufque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne font jamais réformés que lorfqu'ils font devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Augufte*, bien aife de punir l'évêque de

Pofnanie avec bienféance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il fe ferait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller fa maifon, fut porté par des foldats chez les miniftres italiens, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* effuya dans le château où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il fe rendit prifonnier de guerre avec fes quinze cents fuédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Augufte*, dans le torrent de fa mauvaife fortune, contre les armes victorieufes de fon ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes affemblées à la hâte étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première difgrâce, des recrues de faxons, qui n'avaient point encore vu des guerres, des cofaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au feul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Staniflas*, alla chercher fon ennemi à la tête de l'élite de fes troupes. L'armée faxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût fignalé par quelque avantage. Les fuccès devenaient trop familiers à *Charles*. Il difait que c'était aller à la chaffe plutôt que faire la guerre, et fe plaignait de ne point acheter la victoire.

Schullembourg échappe aux Suédois.

Augufte confia pour quelque temps le commandement de fon armée au comte de *Schullembourg*, général très-habile, et qui avait befoin de toute fon

expérience, à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon maître qu'à vaincre : il ſeſait la guerre avec adreſſe, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paſſages avantageux, ſacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à ſon infanterie de ſe retirer en ſureté. Il ſauva ſes troupes par des retraites glorieuſes, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette eſpèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Poſnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantaſſins et mille cavaliers ; il fallait ſe ſoutenir contre une armée ſupérieure, contre le nom du roi de Suède, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inſpiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait réſiſter en pleine campagne, même ſans chevaux de friſe, à la cavalerie : il en oſa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuſe, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux ſuédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre; il était armé de piques et de fuſils : les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques et de baïonnettes : le ſecond rang, un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus ; et le troiſième debout ſeſait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur

impétuofité ordinaire fur les Saxons, qui les attendirent fans s'ébranler : les coups de fufil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui fe cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en défordre, et les Saxons fe défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; et quoique chargé de cinq bleffures, il fe retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau ; à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de refpirer dans cet endroit que les deux rois paraiffent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général faxon fauva fon infanterie fatiguée. Les Suédois, fans fe rebuter, le pourfuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverfé le bois que cinq heures avant la cavalerie fuédoife. Au fortir de ce bois, coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutfen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raffembler des bateaux ; il fait paffer la rivière à fa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourfuivi fi vivement fon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de fon côté, croyait fa gloire intéreffée à prendre *Schullembourg*, et le refte de fon armée : il ne perd point de temps ; il fait paffer fa cavalerie à un gué. Les Saxons fe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le

grand fleuve de l'Oder, qui prend fa fource dans la Siléfie, et qui eft déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiffait inévitable ; cependant, après avoir facrifié peu de foldats, il paffa l'Oder pendant la nuit. Il fauva ainfi fon armée; et *Charles* ne put s'empêcher de dire : ›› Aujourd'hui ›› *Schullembourg* nous a vaincus. ››

C'eft ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, et à qui la république a érigé une ftatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenfes.

Mais ce qui fefait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Augufte*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à fes ennemis; il fe retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Drefde, craignant déjà, non fans raifon, pour la capitale de fes Etats héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne foumife ; fes généraux, à fon exemple, venaient de battre en Courlande plufieurs petits corps mofcovites qui, depuis la grande bataille de Nerva, ne fe montraient plus que par pelotons, et qui, dans ces quartiers, ne fefaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, et qui reparaiffent pour fuir encore.

Par-tout où fe trouvaient les Suédois, ils fe croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de fi heureufes conjonctures,

Stanislas prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, et qui l'en avait chassé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de noblesse, que le sort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée ; tous les obstacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi *Auguste*, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre *Stanislas* placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et sur-tout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, et attenter en rien contre les droits du roi *Auguste*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, et que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles, à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce ? Le franciscain répondit que c'était par l'ordre de son général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des

francifcains, et le fit fortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclé-fiaftiques féculiers et réguliers dans Varfovie, fous des peines très-grièves, de fe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de fureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait fur lui ces petites févérités, afin que *Staniflas* ne fût point brouillé avec le clergé à fon avénement. Il difait qu'il fe délaffait de fes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, et qu'on fe battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres fouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était follicité par *Charles* et par *Staniflas*, de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour facrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme fa politique était de ne jamais rien faire fans prétexte, il voulut préparer une excufe légitime à fon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de fa propre maifon. Le magiftrat de Dantzick, indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, et était fort content: il avait une raifon pour ne point facrer le nouveau roi; et il fe ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Augufte*, *Staniflas* et le pape. Il mourut peu de jours après, laiffant fon pays dans une confufion affreufe, et n'ayant réuffi, par toutes fes intrigues, qu'à fe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Augufte* et *Staniflas*, avec fa

république et avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste*, en mourant, pour lui demander pardon.

4 octobre 1705. Le sacre se fit tranquillement, et avec pompe dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, et sa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés roi et reine de Pologne, par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, et que le roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit: il reprend Nerva. Pour lui, non-seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris, et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort

Fort de tous ces avantages dus à fon feul génie, et de l'abfence du roi de Suède, il prit Nerva d'affaut après un fiége régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût fecourue par mer et par terre. Les foldats, maîtres de la ville, coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le défordre et le maffacre; il arracha lui-même des femmes des mains des foldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de fa main quelques mofcovites qui n'écoutaient point fes ordres. On montre encore à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table fur laquelle il pofa fon épée en entrant; et on s'y reffouvient des paroles qu'il adreffa aux citoyens qui s'y affemblèrent: » Ce n'eft point du fang des » habitans que cette épée eft teinte, mais de celui » des Mofcovites, que j'ai répandu pour fauver vos » vies. »

21 augufte 1704.

Grand mot du czar.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il afpirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de fes nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis fa réfidence et le centre du commerce. Elle eft fituée entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île maréca-geufe, autour de laquelle la Neva fe divife en plufieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la ville, de la forterefle, du port, des quais qui l'embelliffent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déferte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé,

où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts fans route et des marais profonds, et qui n'avait été jufqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cents mille hommes que le czar avait raffemblés de fes Etats. Les payfans du royaume d'Aftracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranfportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, fécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obftina à peupler un pays qui femblait n'être pas deftiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent fes ouvrages, ni la ftérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réfolution. La ville fut fondée parmi les obftacles que la nature, le génie des peuples et une guerre malheureufe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, et fon port était rempli de vaiffeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diftribuant des terres aux uns, donnant des maifons aux autres, et encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat fauvage. Sur-tout il avait rendu Pétersbourg inacceffible aux efforts des ennemis. Les généraux fuédois, qui battaient fouvent fes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiffante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en fe créant ainfi de nouveaux Etats, tendait toujours la main au roi *Augufte* qui perdait

les siens; il lui persuada par le général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, et alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, et en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, fesant marcher après lui une armée de soixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguste* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguste* renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti, que le roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le maréchal de *Saxe*, fils du roi *Auguste*, m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul*, proscrit en

Suède, pour avoir foutenu les privilèges de la Livonie fa patrie, avait été général du roi *Augufte ;* mais fon efprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait paffé au fervice du czar, dont il était alors général et ambaffadeur auprès d'*Augufte.* C'était un efprit pénétrant ; il avait démêlé que les vues de *Flemming* et du chancelier de Saxe, étaient de propofer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auffitôt le deffein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa fon projet, et obtint qu'on fe faisît de fa perfonne. Le roi *Augufte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiffait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien fervi fon nouveau maître ; mais un fervice rendu mal à propos eft fouvent puni comme une trahifon.

Cependant, d'un côté, les foixante mille ruffes, divifés en plufieurs petits corps, brûlaient et ravageaient les terres des partifans de *Stanislas :* de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec fes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diffipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* et *Stanislas* attaquèrent les corps féparés des Mofcovites, l'un après l'autre, mais fi vivement qu'un général mofcovite était battu avant qu'il sût la défaite de fon compagnon.

Nul obftacle n'arrêtait le vainqueur : s'il fe trouvait une rivière entre les ennemis et lui, *Charles XII* et

fes fuédois la paffaient à la nage. Un parti fuédois prit le bagage d'*Augufte*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Staniflas* faifit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général mofcovite. *Charles*, à la tête de fa cavalerie, fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le fien ferait rendu. Les Mofcovites, épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyaient en défordre au-delà du Borifthène.

Tandis que *Charles* chaffait devant lui les Mofcovites jufqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaffa enfin l'Oder, et vint à la tête de vingt mille hommes préfenter la bataille au grand maréchal *Renfchild*, qui paffait pour le meilleur général de *Charles XII*, et que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illuftres généraux, qui femblaient participer à la deftinée de leurs maîtres, fe rencontrèrent affez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenftad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Augufte*. *Renfchild* n'avait que treize bataillons et vingt-deux efcadrons, qui fefaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il eft à remarquer qu'il y avait dans fon armée un corps de fix à fept mille mofcovites, que l'on avait long-temps difciplinés, et fur lefquels on comptait comme fur des foldats aguerris. Cette bataille de Frauenftad fe donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, fuccomba fous celle du général *Renfchild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure;

Les Saxons font encore défaits.

les Saxons ne réfiftèrent pas un moment; les Mofcovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut fi fubite, et le défordre fi grand, que les vainqueurs trouvèrent fur le champ de bataille fept mille fufils tous chargés qu'on avait jetés à terre fans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète et plus honteufe; et cependant jamais général n'avait fait une fi belle difpofition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers faxons et fuédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eft peu maîtreffe des événemens.

Parmi les prifonniers, il fe trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe, l'an 1704, à cette fameufe bataille de Hochftet, fi funefte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient paffé depuis au fervice du roi *Augufte*, qui en avait fait un régiment de dragons, et en avait donné le commandement à un français de la maifon de *Joyeufe*. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la feule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait prifonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à fervir *Charles XII*, et ils furent reçus à fon fervice, par une deftinée fingulière, qui les réfervait à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Mofcovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les maffacra inhumainement plus de fix heures après le combat, pour punir fur eux les violences de leurs compatriotes, et pour fe débarraffer de ces prifonniers dont on n'eût fu que faire.

Augufte fe vit alors fans reffources : il ne lui reftait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux

régimens de moscovites, deux de saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe, le premier septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée; la diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

Charles entre dans l'Empire. 1606.

A son approche les villages furent déserts; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Copenhague; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, et qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince, qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : „ J'ai tâché, dit-il, de vivre „ comme lui; DIEU m'accordera peut-être un jour „ une mort aussi glorieuse. „

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, et de lui envoyer sans délai les registres

Il est le maître en Saxe.

des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en fon pouvoir, et qu'il fut informé au jufte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à fix cents vingt-cinq mille rifdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque foldat fuédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, et quatre fous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainfi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des infultes de fes foldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garnifon, que chaque hôte chez qui les foldats logeraient donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le foldat n'aurait point fa paye. De plus, des infpecteurs allaient tous les quinze jours de maifon en maifon, s'informer fi les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient foin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On fait fous quelle difcipline févère vivaient les troupes de *Charles XII ;* qu'elles ne pillaient pas les villes prifes d'affaut, avant d'en avoir reçu la permiffion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre; et le quittaient au premier fignal. Les Suédois fe vantent encore aujourd'hui de la difcipline qu'ils obfervèrent en Saxe; et cependant les Saxons fe plaignirent des dégâts affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il ferait impoffible de concilier, fi l'on ne favait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abufaffent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne priffent les plus légères léfions pour des brigandages barbares. Un jour le

roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manan qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sureté entière : on ne vit pas un soldat suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu, et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguste*, errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à *Charles XII*, pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec M. *Fingsten*, référendaire du conseil privé; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, et son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes.* Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches

pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince; car, étant alors en Pologne à la merci des Mofcovites, il craignait avec raifon que le dangereux allié qu'il abandonnait ne fe vengeât fur lui de fa foumiffion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII;* ils eurent une audience fecrète. Le roi lut la lettre. » Meffieurs, dit-il aux plénipotentiaires, » vous aurez dans un moment ma réponfe. » Il fe retira auffitôt dans fon cabinet, et fit écrire ce qui fuit :

Je confens de donner la paix aux conditions fuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. Que le roi Augufte renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiffe Staniflas pour légitime roi, et qu'il promette de ne jamais fonger à remonter fur le trône, même après la mort de Staniflas.

2. Qu'il renonce à tous autres traités, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Mofcovie.

3. Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les prifonniers qu'il a pu faire.

4. Qu'il me livre tous les déferteurs qui ont paffé à fon fervice, et nommément Jean Patkul, et qu'il ceffe toute procédure contre ceux qui, de fon fervice, ont paffé dans le mien.

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le refte avec les plénipotentiaires du roi *Augufte.* Ils furent épouvantés de la dureté de ces

propofitions. Ils mirent en ufage le peu d'art qu'on peut employer quand on eft fans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plufieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniftre ne répondit autre chofe à toutes leurs infinuations, finon : » Telle eft la volonté du roi mon » maître ; il ne change jamais fes réfolutions. »

Tandis que cette paix fe négociait fourdement en Saxe, la fortune fembla mettre le roi *Augufte* en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec fon vainqueur fur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généraliffime des armées mofcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-feulement il ne fouhaitait plus fes fecours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaifes et faxonnes, qui fefaient en tout fix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît fa négociation. Il fe voyait en même temps détrôné par fon ennemi, et en danger d'être arrêté prifonnier par fon allié. Dans cette circonftance délicate, l'armée fe trouva en préfence d'un des généraux fuédois, nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Pofnanie. Le prince *Menzikoff* preffa le roi *Augufte* de donner bataille. Le roi très-embarraffé différa fous divers prétextes ; car, quoique les ennemis fuffent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille fuédois dans l'armée de *Meyerfeld* ; et c'en était affez pour rendre l'événement douteux.

Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, et la perdre, c'était creuser l'abyme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; et sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complète : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée suédoise jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, serait ravagée également par les Suédois et par les Moscovites ; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans Etats, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère et le plaisir d'humilier davantage

un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible fur tous les articles du traité. Ainfi la victoire du roi *Augufte* ne fervit qu'à rendre fa fituation plus malheureufe; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varfovie, lorfque *Fingsten*, l'un de fes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Augufte* héfita, mais il figna, et partit pour la Saxe, dans la vaine efpérance que fa préfence pourrait fléchir le roi de Suède, et que fon ennemi fe fouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maifons, et du fang qui les uniffait.

Il force le roi *Augufte* de figner fon contrat d'abdication.

Ces deux princes fe virent, pour la première fois, dans un lieu nommé Guterfdorf, au quartier du comte *Piper*, fans aucune cérémonie. *Charles XII* était en groffes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ferrait le cou : fon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait fervi à la bataille de Nerva, et fur le pommeau de laquelle il s'appuyait fouvent. La converfation ne roula que fur fes groffes bottes. *Charles XII* dit au roi *Augufte* qu'il ne les avait quittées depuis fix ans que pour fe coucher. Ces bagatelles furent le feul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Augufte*, fur-tout, parlait avec un air de complaifance et de fatisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires, favent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois enfemble. *Charles XII* affecta toujours de donner la

droite au roi *Auguſte;* mais bien loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un ſouverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public : c'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Staniſlas* les pierreries et les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Staniſlas :* le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, et il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement ſur l'original que le roi *Staniſlas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majeſté ; cependant, pour faire plaiſir à ſa majeſté ſuédoiſe, et afin qu'on ne nous impute pas que nous feſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, et vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidèles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dreſde, le 8 avril 1707.

Votre frère et voiſin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguſte* ordonnât lui-même à tous ſes officiers de magiſtrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski :* ces princes, au ſortir de leur priſon, refusèrent de le voir; mais le ſacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté, le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur; de l'autre, le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII* et ſon honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes ſuédoiſes; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier, comptant encore ſur le droit des gens, et informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle, les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines ſuédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du czar, et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec

Il a la cruauté de faire rouer *Patkul.*

la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, fans lui apprendre le genre du fupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, fe trouvant feul avec un prêtre, et fon courage n'étant plus foutenu par la gloire ni par la colère, fources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le fein du chapelain. Il était fiancé avec une dame faxonne, nommée Mme d'*Einfiedel*, qui avait de la naiffance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'époufer à peu-près dans le temps même qu'on le livra au fupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la confoler, et de l'affurer qu'il mourait plein de tendreffe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du fupplice, et qu'il vit les roues et les pieux dreffés, il tomba dans des convulfions de frayeur, et fe rejeta dans les bras du miniftre qui l'embraffa en le couvrant de fon manteau, et en pleurant. Alors un officier fuédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

›› On fait favoir que l'ordre très-exprès de fa ›› majefté, notre feigneur très-clément, eft que cet ›› homme, qui eft traître à la patrie, foit roué et ›› écartelé pour réparation de fes crimes, et pour ›› l'exemple des autres. Que chacun fe donne de ›› garde de la trahifon, et ferve fon roi fidèlement. ›› A ces mots de *feigneur très-clément :* Quelle clémence ! dit *Patkul ;* et à ceux de *traître à la patrie :* Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien fervie. Il reçut feize coups, et fouffrit le fupplice le plus long et le plus affreux

qu'on

qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reginold Patkul*, ambaſſadeur et général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon roi diſaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, et qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſqu'en 1713, qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad : on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval*, envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre. Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, et ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens osât parler ſur un ſujet ſi délicat et ſi triſte.

Environ ce temps-là, un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes ſaxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du ſénat ; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de

ſupplice dans le même cas feſait trop voir que *Charles*, en feſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel*, après ſa condamnation, fit propoſer au ſénat de donner au roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du colonel *Hamilton* et des magiſtrats de la ville; et ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, et on en fit au ſénat un rapport ſi juridique, et qui parut ſi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution juſqu'à ce que le roi, informé de cette ſingularité, envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque choſe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le ſecret poſſible. Le roi *Auguſte*, qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philoſophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguſte*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranſtad, et que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur

d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté et perfidie la néceffité douloureufe fous laquelle *Augufte* avait fuccombé : il conjura toutes ces puiffances d'interpofer leur médiation pour lui faire rendre fon ambaffadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en fa perfonne à toutes les têtes couronnées; il les preffa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jufqu'à donner de la paix d'Altranftad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiffance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à foutenir contre la France une guerre ruineufe : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puiffance qui interposât fes bons offices en fa faveur, et qui ne fît voir combien peu un fujet doit compter fur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On propofa dans le confeil du czar d'ufer de repréfailles envers les officiers fuédois, prifonniers à Mofcou. Le czar ne voulut point confentir à une barbarie qui eût eu des fuites fi funeftes : il y avait plus de mofcovites prifonniers en Suède que de fuédois en Mofcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de fon ennemi était en Saxe fans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède, qui était refté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paffages dans un pays fans

forterefles et plein de factions. *Stanijlas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur mofcovite faifit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de foixante mille hommes : il les fépare en plufieurs corps, et marche avec un camp volant jufqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnifon fuédoife. Toutes les villes de Pologne font à celui qui fe préfente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une affemblée à Léopold, telle à peu-près que celle qui avait détrôné *Augufte* à Varfovie.

Défolation de la Pologne.

La Pologne avait alors deux primats, auffi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Augufte*, l'autre de celle de *Stanijlas*. Le primat nommé par *Augufte* convoqua l'affemblée de Léopold, où fe rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranftad, et ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y propofa d'élire un nouveau fouverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, fans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint fecrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter confidérablement fes forces, en apportant avec eux la difcipline et l'expérience. Il les engageait à fon fervice par des libéralités ; et pour mieux encourager fes propres troupes, il donna fon portrait enrichi de diamans aux officiers généraux et aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers fubalternes eurent des médailles d'or ; les fimples

ſoldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans ſa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts floriſſaient à meſure qu'il apprenait à ſes troupes à connaître l'émulation et la gloire.

La confuſion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune réſolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde était : l'aſſemblée ſe contenta de ne reconnaître ni *Auguſte*, qui avait abdiqué, ni *Staniſlas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni aſſez unis ni aſſez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en ſecret pour le roi *Auguſte*, les nouveaux ſujets de *Staniſlas*, ſe feſaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, et achevaient la ruine de leur pays. Les troupes ſuédoiſes, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moſcovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Staniſlas*. Les Ruſſes ruinaient également amis et ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres et des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui déteſtaient également, et leurs deux rois, et *Charles XII*, et le czar.

Le roi *Staniſlas* partit d'Altranſtad avec le général *Renſchild*, ſeize régimens ſuédois et beaucoup d'argent, pour apaiſer tous ces troubles en Pologne, et ſe faire reconnaître paiſiblement. Il fut reconnu 15 juillet 1701.

par-tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui fesait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits, son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, et où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi *Stanislas* souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats était le comte *Siniawsky*, grand général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme qui avait d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste* ni *Stanislas* ; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le duc de *Marlborough* va voir *Charles XII.*

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison

d'Autriche. Parmi tous ces ambaſſadeurs vint le fameux *Jean*, duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiégé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtiſan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de ſon ſiècle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecrétaire des états généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, et les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène* compagnon de ſes victoires, et avec *Heinſius*, grand penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'Empire et contre l'empereur, qu'il était ſollicité ſecrètement par les Français ; et que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV*, les alliés ſeraient opprimés.

Il eſt vrai que *Charles* avait donné ſa parole de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés ; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur et à ſon intérêt. Il partit donc de la Haie dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était 1700.

alors auprès de *Charles XII*, m'a assuré que le duc de *Marlborough*, en arrivant, s'adressa secrètement, non pas au comte *Piper*, premier ministre, mais au baron de *Gortz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de *Charles XII*, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robinson*, ministre d'Angleterre, il parla au roi en français; il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, et avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante et générale, *Charles XII* s'exprimant en suédois, et *Robinson* servant d'interprète. *Marlborough*, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, et qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII* une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède et sa seule

ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, et qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa *Charles XII* à son penchant naturel; et satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de *Marlborough*, sa veuve, encore vivante. (*o*)

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte *Piper*; et la mémoire de ce suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été possible, à la source de ce bruit, j'ai su que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratislau*, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de *Marlborough*. Il est certain que *Charles* était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, et qu'il n'avait pas besoin des avis du comte de *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si long-temps.

Le comte *Piper* justifié.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

Charles XII qui, ayant appris que *Piper* était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, et lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une armée lui suffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur: celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, et ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti et un soufflet, et avait osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moscovites qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusque sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; et si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait

adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des priviléges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Rysvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

Réponse de l'empereur *Joseph I*, à l'internonce du pape.

L'empereur qui fit ces concessions forcées, et qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph*; il était fils aîné de *Léopold*, et frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur;

cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toujours en défiance de l'autre, et ne ſoutient ſon crédit que par l'habileté des négociations; cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratiſlau* que les Suédois avaient autrefois ſubjugué Rome, et qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens et ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible: il avait même envoyé ſecrètement pluſieurs officiers en Aſie, et juſque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces Etats. Il eſt certain que ſi quelqu'un eût pu renverſer l'empire des Perſans et des Turcs, et paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte et plus tempérant; et les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé ſa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la

Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; et de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. »» Monsieur le maréchal, »» dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; »» mais nous ne retournerons pas à Stockholm sitôt. »»

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde : *Charles* était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte; les généraux s'assemblent; on

était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

Son aventure avec le roi *Auguste.*

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi *Auguste :* il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux, on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, et qu'il était draban ; chacun prit un nom supposé. Le comte *Flemming* les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à *Auguste ;* mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguste* eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce ; il conjura le roi *Auguste* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec *Hord*, général suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord ;* il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de demander au roi en termes

preffans la grâce du livonien. *Charles* la refufa d'une manière à ne fe la pas faire demander une feconde fois. Après avoir paffé quelques heures dans cette étrange vifite, il embraffa le roi *Augufte*, et partit. Il trouva, en rejoignant fon armée, tous fes généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptaient affiéger Drefde, en cas qu'on eût retenu fa majefté prifonnière. Bon, dit le roi, on n'oferait. Le lendemain, fur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Augufte* tenait confeil extraordinaire à Drefde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent fur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là *Renfchild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Drefde. Je me fuis fié, dit *Charles*, fur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net; *Flemming* n'avait nulle envie que je fortiffe de Drefde fitôt.

Fin du troifième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe ; pourſuit le czar ; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes ; ſa bleſſure. Bataille de Pultava. Suite de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie.

Etat floriſſant de *Charles.*

CHARLES partit enfin de Saxe, en ſeptembre 1707 ; ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus, argent comptant ; non-ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ſes meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguſte* ſemblait

avoir

avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, et il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte *Piper;* c'était toujours chez ce ministre que se fesaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal servi, et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'ambassadeur turc présenta à *Charles* cent soldats suédois qui, ayant été pris par des calmouks, et vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand seigneur, et que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, voulait se fortifier contre eux de l'amitié de la Suède, et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement : ainsi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvait faire tomber.

Hist. de Charles XII.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la Porte ottomane qu'il courut chercher les Moſcovites. Les troupes du czar étaient ſorties de Pologne, et y étaient entrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laiſſait aux Ruſſes la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avaient été battus, et même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne *Staniſlas* qui, aſſiſté de dix mille ſuédois, et de ſes nouveaux ſujets, avait à conſerver ſon nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domeſtiques : pour lui, il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, et marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il pourſuit le czar. 1708.

Il avait déjà paſſé le Niemen, à deux lieues de la ville ; et le czar ne ſavait encore rien de ſa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar ſort par la porte du nord, et *Charles* entre par celle qui eſt au midi. Le roi n'avait avec lui que ſix cents gardes ; le reſte n'avait pu le ſuivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend, le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné

de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps ; il détache quinze cents chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde ; ils soutinrent seuls, un demi-quart d'heure, l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourt bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, et ceux qui poursuivaient, fesaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de *Charles* et pour ceux du czar ; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi *Charles* mettait alors de la différence entre les Russes et les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Borysthène, en tirant vers l'Orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses ; dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres, les paysans enfouissent dans la terre tous les grains, et tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes

perches ferrées, pour découvrir ces magafins fouterrains. Les Mofcovites et les Suédois fe fervirent tour à tour de ces provifions; mais on n'en trouvait pas toujours, et elles n'étaient pas fuffifantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du bifcuit pour la fubfiftance de fon armée : rien ne l'arrêtait dans fa marche. Après qu'il eut traverfé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à fes troupes et à fon bagage, il fe trouva, le 25 juin 1708, devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriflou.

Le czar avait raffemblé en cet endroit la plus grande partie de fes forces; il y était avantageufement retranché. Son deffein était d'empêcher les Suédois de paffer la rivière. *Charles* pofta quelques régimens fur le bord de la Bérézine, à l'oppofite de Boriflou, comme s'il avait voulu tenter le paffage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec fon armée trois lieues au-delà vers la fource de la rivière : il y fait jeter un pont, paffe fur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce pofte, et marche à l'armée ennemie fans s'arrêter. Les Ruffes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, et fe retirèrent vers le Boryfthène, gâtant tous les chemins, et détruifant tout fur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Ruffes.

Charles furmonta tous les obftacles, avançant toujours vers le Boryfthène. Il rencontra fur fon chemin vingt mille mofcovites, retranchés dans un lieu nommé Hollofin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paffant une rivière.

Charles n'attendit pas pour les attaquer que le refte de fon infanterie fût arrivé ; il fe jette dans l'eau à la tête de fes gardes à pied ; il traverfe la rivière et le marais, ayant fouvent de l'eau au-deffus des épaules. Pendant qu'il allait ainfi aux ennemis, il avait ordonné à fa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Mofcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, et par la cavalerie fuédoife.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme fuédois, nommé *Gyllenftiern*, qu'il aimait beaucoup, bleffé et hors d'état de marcher ; il le força à prendre fon cheval, et continua de commander à pied à la tête de fon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieufe, celle où il avait effuyé les plus grands dangers, et où il avait montré le plus d'habileté. On en conferva la mémoire par une médaille, où on lifait d'un côté : *Sylvæ, paludes, aggeres, hoftes victi :* et de l'autre, ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruffes, chaffés par-tout, repafsèrent le Boryfthène qui fépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourfuivre ; il paffa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars ; deftinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors fon empire, où il venait

de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII*, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : » Mon frère *Charles*, » dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre ;* mais je » me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne et de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie, et de six mille calmouks.

Ces Calmouks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des tartares Usbecks, et patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan.* Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux

montagnes qui féparent le Mogol de l'Afie occidentale. Ceux qui habitent vers Aftracan font tributaires du czar: il prétend fur eux un empire abfolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il fe conduit avec eux comme le grand feigneur avec les Arabes, tantôt fouffrant leurs brigandages, et tantôt les puniffant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de Mofcovie. Le czar était même parvenu à les difcipliner comme le refte de fes foldats.

Le roi fondit fur cette armée, n'ayant avec lui que fix régimens de cavalerie, et quatre mille fantaffins. Il enfonça d'abord les Mofcovites à la tête de fon régiment d'Oftrogothie; les ennemis fe retirèrent. Le roi avança fur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmouks étaient cachés : ils parurent alors, et fe jetèrent entre le régiment où le roi combattait et le refte de l'armée fuédoife. A l'inftant, et Ruffes et Calmouks entourèrent ce régiment, et percèrent jufqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de fa perfonne. Le cheval du roi fut tué fous lui : un écuyer lui en préfentait un autre; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Il les bat encore.

Plufieurs furent pris, bleffés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui fe jetait fur eux; il ne reftait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de fa main, fans avoir reçu une feule bleffure, par ce bonheur inexprimable qui jufqu'alors l'avait accompagné par-tout, et fur

lequel il compta toujours. Enfin un colonel, nommé *Dardof*, se fait jour à travers des Calmouks avec feulement une compagnie de son régiment; il arrive à temps pour dégager le roi : le reste des suédois fit main basse sur ces tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval; et tout fatigué qu'il était, il poursuit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises : l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, et presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu-près égales par le Borysthène qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche. La plus méridionale, située près du quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde, et des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite

Description de l'Ukraine.

Tartarie, ne femaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiffons.

L'Ukraine a toujours afpiré à être libre : mais étant entourée de la Mofcovie, des Etats du grand feigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conféquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle fe mit d'abord fous la protection de la Pologne, qui la traita trop en fujette : elle fe donna depuis au Mofcovite, qui la gouverna en efclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince fous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, et leur général fut nommé par la cour de Mofcou.

Celui qui rempliffait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie ; il avait été élevé page de *Jean Cafimir*, et avait pris à fa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans fa jeuneffe avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu fur un cheval farouche, et le laiffa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, et y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue et de faim. Quelques payfans le fecoururent : il refta long-temps parmi eux, et fe fignala dans plufieurs courfes contre les Tartares. La fupériorité de fes lumières lui donna une grande confidération parmi les Cofaques : fa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. *Mazeppa.*

Un jour étant à table à Moſcou avec le czar, cet empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, et de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la ſituation de l'Ukraine, et le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, et qui ne commandait pas toujours à ſa colère, l'appela traître, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte: l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens: il prit la réſolution d'être indépendant, et de ſe former un puiſſant royaume de l'Ukraine, et des débris de l'empire de Ruſſie. C'était un homme courageux, entreprenant, et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe. Il ſe ligua ſecrètement avec le roi de Suède pour hâter la chûte du czar, et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, et ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée ſuédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne ſavaient rien du traité du roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes, et des proviſions dans l'Ukraine, où il projetait de paſſer l'hiver, afin que s'étant aſſuré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printemps ſuivant; et cependant il s'avança vers la rivière de Deſna, qui tombe dans le Boryſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avait trouvés juſqu'alors dans

la route étaient légers en comparaifon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverfer une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron:* on fe remit avec peine dans le chemin; mais prefque toute l'artillerie et tous les chariots reftèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche fi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient confommé le peu de bifcuit qui leur reftait, cette armée exténuée de laffitude et de faim arrive fur les bords de la Defna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de mofcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné; mais il réfolut fur le champ de paffer la Defna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient fi efcarpés qu'on fut obligé de defcendre les foldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière felon leur manière accoutumée, les uns fur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Mofcovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne réfifta pas long-temps, et cet obftacle fut encore furmonté.

Charles avançait dans ce pays perdu, incertain de fa route et de la fidélité de *Mazeppa:* ce cofaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puiffant. Les Mofcovites avaient découvert

et prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes coſaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue ; ſes villes étaient réduites en cendres, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies : à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes, et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, et l'affection de tous les Coſaques qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, et le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille ſuédois qui valaient mieux que cent mille coſaques, et apporter des proviſions de guerre et de bouche. Il arriva à peu-près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boryſthène au-deſſus de Mohilou, et s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivières de Pronia et Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boryſthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première diſgrâce de *Charles*. 1708.

Le général ſuédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre

de leurs ennemis, mais ſeulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux ſans balancer, le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents moſcovites. La confuſion ſe mit dans l'armée du czar ; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Ruſſes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il ſentait que le ſalut de ſes Etats dépendait de cette journée, et qu'il était perdu, ſi *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuſe.

Dès qu'il vit que ſes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des coſaques et des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer ſur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, ſi j'étais aſſez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ſes troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* et du prince *Gallitzin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres preſſans de rejoindre ſon maître, aima mieux continuer ſa marche que recommencer le combat, croyant en avoir aſſez fait pour ôter aux ennemis la réſolution de le pourſuivre. Belle action du czar.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit ſon armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on ſe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moſcovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indéciſe.

A quatre heures, le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troiſième fois avec plus de furie et d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin, le nombre

l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés, et pouffés jufqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia fes troupes derrière fes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille auffi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté paffa la nuit fous les armes ; il défendit aux officiers, fous peine d'être caffés, et aux foldats, fous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda, au point du jour, une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de fon canon, et mis le feu à fes chariots.

Les Mofcovites arrivèrent affez à temps pour empêcher tout le convoi d'être confumé par les flammes ; ils fe faifirent de plus de fix mille chariots qu'ils fauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de fes généraux, nommé *Phlug*, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refufa, et livra un cinquième combat, auffi fanglant que les premiers. De neuf mille foldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit furvenant, *Levenhaupt*, après avoir foutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paffa la Saffa avec environ cinq mille combattans qui lui reftaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre

les Suédois, et *Levenhaupt* celle de difputer trois jours la victoire, et de fe retirer fans avoir été forcé dans fon dernier pofte. Il vint donc au camp de fon maître avec l'honneur de s'être fi bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède fe trouva ainfi fans provifions et fans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de reffource que fon courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore fur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons fenti en France, détruifit une partie de fon armée. *Charles* voulait braver les faifons comme il fefait fes ennemis; il ofait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid fous fes yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes; les fantaffins étaient fans fouliers, et prefque fans habits. Ils étaient réduits à fe faire des chauffures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: fouvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter prefque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant fi floriffante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelle de la Suède, on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un feul officier fe plaignit. ›› Hé quoi! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être ›› loin de votre femme? fi vous êtes un vrai foldat, ›› je vous mènerai fi loin que vous pourrez à peine

» recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois
» ans. »

Le marquis de *Brancas*, depuis ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moiſi, fait d'orge et d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit enſuite froidement au ſoldat: *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger*. Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée ſuédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la ducheſſe de Holſtein, ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-ſeptième année de ſon âge. C'était une princeſſe auſſi douce et auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, et implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe; il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes et de l'argent, en exécution de ſes ordres; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui et Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverſer, et des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le

Le czar, auffi agiffant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au fecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniflas*, fous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir fon ennemi par de petits combats; jugeant bien que l'armée fuédoife périrait entièrement à la longue, puifqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceffif, puifque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une fufpenfion d'armes. Mais, dès le 1er février, on recommença à fe battre au milieu des glaces et des neiges.

Après plufieurs petits combats, et quelques défavantages, le roi vit, au mois d'avril, qu'il ne lui reftait plus que dix-huit mille fuédois. *Mazeppa* feul, ce prince des Cofaques, les fefait fubfifter; fans ce fecours l'armée eût péri de faim et de misère. Le czar, dans cette conjoncture, fit propofer à *Mazeppa* de rentrer fous fa domination: mais le cofaque fut fidèle à fon nouvel allié, foit que le fupplice affreux de la roue, dont avaient péri fes amis, le fît craindre pour lui-même, foit qu'il voulût les venger.

Charles, avec fes dix-huit mille fuédois, n'avait perdu ni le deffein ni l'efpérance de pénétrer jufqu'à Mofcou. Il alla vers la fin de mai inveftir Pultava, fur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boryhftène; ce terrain eft celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui foit fur la terre. C'eft un ramas d'anciens Ruffes, Polonais et Tartares, fefant tous profeffion Peuple fingulier.

d'une eſpèce de chriſtianiſme, et d'un brigandage ſemblable à celui des flibuſtiers. Ils éliſent un chef qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt et trente lieues à la ronde, et les élèvent dans leurs mœurs. L'été, ils ſont toujours en campagne; l'hiver, ils couchent dans des granges ſpacieuſes qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti; ils prirent ſon argent, et ſe déclarèrent pour *Charles XII*, par les ſoins de *Mazeppa;* mais ils ſervirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques villes valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques qui, joints à ſes dix-huit mille ſuédois, feſaient une armée d'environ trente mille hommes,

mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magafin. Si le roi le prenait, il fe r'ouvrait le chemin de Mofcou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes chofes les fecours qu'il efpérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa feule reffource étant donc dans la prife de Pultava, il en preffa le fiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'affura qu'il en ferait bientôt le maître : l'efpérance renaiffait dans l'armée. Les foldats regardaient la prife de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du fiége, qu'il avait enfeigné l'art de la guerre à fes ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes fes précautions, jeta du fecours dans la ville. La garnifon par ce moyen fe trouva forte de près de cinq mille hommes.

On fefait des forties, et quelquefois avec fuccès; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec foixante et dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître, le 27 mai, jour de fa naiffance, et battit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à fon camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracaffa l'os du talon. On ne remarqua pas fur fon vifage le moindre changement qui pût faire foupçonner qu'il était bleffé : il continua à donner tranquillement fes ordres, et demeura encore près de fix heures à cheval. Un de fes domeftiques, s'apercevant que le foulier de la botte du prince était tout fanglant, courut

chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être fi cuifante qu'il fallut l'aider à defcendre de cheval, et l'emporter dans fa tente. Les chirurgiens vifitèrent fa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La confternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien, nommé *Neuman*, plus habile et plus hardi que les autres, affura qu'en fefant de profondes incifions, il fauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même fa jambe avec les deux mains, regardant les incifions qu'on lui fefait, comme fi l'opération eût été faite fur un autre.

Charles eft enfin vaincu à Pultava.

8 juillet 1709.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un affaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait fur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles*, bleffé et incapable d'agir, fe voyait entre le Boryfthène et la rivière qui paffe à Pultava, dans un pays défert, fans places de fureté, fans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'affembla point de confeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité ; mais, la nuit du 7 au 8 de juillet, il fit venir le feld-maréchal *Renfchild* dans fa tente, et lui ordonna fans délibération, comme fans inquiétude, de tout difpofer pour attaquer le czar le lendemain. *Renfchild* ne contefta point, et fortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive fouvent entre le miniftre

et le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, et paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renſchild* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper :* Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée ; mais il ſavait bien qu'on ne feſait jamais changer ſon maître d'idée ; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, et laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde : *Charles XII* illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes ſuédoiſes : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens : *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire ; *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, et ne feſant la guerre que pour ſes intérêts : le monarque ſuédois libéral par grandeur d'ame, le moſcovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une ſobriété et d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation et de ſon pays, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait

lui ôter; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut fe figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au fud, tirant un peu vers l'orient, fon bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait paffé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former fon camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le refte fut laiffé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage : de forte que l'armée fuédoife marcha aux ennemis, forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ feize mille fuédois.

Les généraux *Renfchild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg*, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, fefaient tous fouvenir les officiers fubalternes de cette journée, où huit mille fuédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille mofcovites dans un camp retranché. Les officiers le difaient aux foldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduifait la marche, porté fur un brancard à la tête de fon infanterie. Une partie de la

cavalerie s'avança par fon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp mofcovite ; le prince *Menzikoff* et le comte *Golowin* l'avaient difpofée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit fur cette cavalerie. Tous ceux qui ont fervi dans les troupes fuédoifes favent qu'il était prefque impoffible de réfifter à la fureur de leur premier choc. Les efcadrons mofcovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; fon chapeau fut percé d'une balle de moufquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués fous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts* avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais fon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier fa cavalerie. Il fondit à fon tour fur celle du roi, qui n'étant point foutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à fon tour ; *Slipenbak* même fut fait prifonnier dans cet engagement. En même temps foixante et douze canons tiraient du camp fur la cavalerie fuédoife, et l'infanterie ruffienne débouchant de fes lignes venait attaquer celle de *Charles*..

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller fe pofter entre Pultava et les Suédois : le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté et avec promptitude

l'ordre de fon maître; non-feulement il coupa la communication entre l'armée fuédoife et les troupes reftées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réferve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruffie lui dut fon falut: fi le czar l'ordonna, il était un digne adverfaire de *Charles XII.* Cependant l'infanterie mofcovite fortait de fes lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie fuédoife fe ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de fon feld-maréchal *Renfchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea fur deux lignes ce qui lui reftait de troupes, fon infanterie occupant le centre, fa cavalerie les deux ailes. Le czar difpofa fon armée de même; il avait l'avantage du nombre et celui de foixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppofaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur mofcovite était au centre de fon armée, n'ayant alors que le titre de major général, et femblait obéir au général *Czermetoff;* mais il allait comme empereur de rang en rang monté fur un cheval turc, qui était un préfent du grand feigneur, exhortant les capitaines et les foldats, et promettant à chacun des récompenfes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon mofcovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres: une feconde volée mit le brancard en pièces, et renverfa le roi. De vingt-quatre drabans

qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise; tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII* par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Nerva fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renschild* et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé *Bère*, s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se

défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers: cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, et conduisit *Charles* au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Gieta*, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm.

On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Boryſthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avait pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il eſt pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renſchild* et le duc de *Wirtemberg*? ajouta-t-il. Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit *Poniatowski*. *Priſonniers chez des Ruſſes!* reprit *Charles*, en hauſſant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu et bleſſé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes ſuédois ou coſaques furent tués dans la bataille; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encore environ ſeize mille hommes, tant ſuédois et polonais que coſaques, qui fuyaient vers le Boryſthène, ſous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ſes troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carroſſe où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied

Charles s'enfuit chez les Turcs.

d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet il ſe trouva vis-à-vis le Boryſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſion pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette armée étaient des ſuédois, et ce roi vaincu était *Charles XII.* Preſque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Ruſſes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boryſthène. *Charles* eût pris, ſans doute, cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa plaie ſuppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, et qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout haſard juſqu'en cet endroit: on l'embarqua ſur un petit bateau; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa.* Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à ſouffler, ce coſaque jeta plus des trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, et le comte *Poniatowski*,

homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgrâces, paſsèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de polonais et de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant, et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-deſſous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue et de faim, montraient aſſez au prince *Menzikoff* la route qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général ſuédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent auſſitôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, ſeize mille ſoldats du roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, et euſſent péri juſqu'au dernier plutôt que de ſe rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutfetre* qui, voyant approcher les Moſcovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les

charger, espérant entraîner le reste des troupes; mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Bóryſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutſetre* s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille moscovites avaient fait, neuf ans auparavant, devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfévre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le comte *Piper*, premier miniſtre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce miniſtre avait vendu ſon maître au duc de *Marlborough*, et avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par ſon roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon miniſtre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* et le czar.

L'empereur moſcovite, pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment: Où eſt donc mon frère *Charles*?

Il fit aux généraux ſuédois l'honneur de les inviter à ſa table. Entre autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au général *Renſchild* à combien les troupes du roi ſon maître pouvaient monter avant la bataille. *Renſchild* répondit que le roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne; mais que pour lui il penſait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille ſuédois, et le reſte coſaques. Le czar parut ſurpris, et demanda comment ils avaient pu haſarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, et d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été conſultés, reprit le général ſuédois; mais comme fidèles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître,

Grandeur du czar.

ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui : ›› Ah ! dit-il, voilà comme il faut ſervir ›› ſon ſouverain. Alors prenant un verre de vin : A la ›› ſanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. ›› *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre ? ›› Vous, Meſſieurs les généraux ›› ſuédois, reprit le czar. Votre majeſté eſt donc bien ›› ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ſes ›› maîtres ! ›› Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité et de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de miſère ; l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un déſert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable ; les chevaux tombaient ;

les

les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé *le Bogh* par les barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de-là au Boryſthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage ; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la permiſſion du ſéraſquier de ſa province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les Ruſſes, qui avaient pris l'armée du roi priſonnière, avaient paſſé le Boryſthène, et approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne et pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extrémité, les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, ſe ſaiſir de

quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage: ce fut leur falut; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occafion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs fervices. Précifément dans le même temps la réponfe favorable du férafquier de Bender arrivait auffi, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de fa fuite faifis par fes ennemis, dont il entendait les bravades infultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda, par un interprète, pardon de fes retardemens, qui étaient caufe de la prife de ces cinq cents hommes, et le fupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand feigneur. *Charles* le promit, non fans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de fes fujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps férafquier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui fignifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provifions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la fuite nèceffaire pour le conduire avec fplendeur jufqu'à Bender; car tel eft l'ufage des Turcs, non-feulement de défrayer les ambaffadeurs jufqu'au lieu de leur réfidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur féjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemarck fait une descente en Suède. Tous les autres Etats de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

ACHMET III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis, en 1703, sur le trône, à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à son gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémomie, et son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. *Achmet* renferma le sultan déposé dans le sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors : c'eſt le premier des ottomans qui ait oſé altérer un peu la monnaie, et établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulèvement; car la rapacité et la tyrannie du grand ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire qui, quels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs chez qui le roi de Suède vint chercher un aſile. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres; ſa lettre eſt du 13 juillet 1709. Il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour infidelles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de ſeptembre. La fierté de la Porte ottomane fit ſentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reſte toutes ces lettres, que les rois écrivent très-

rarement eux-mêmes, ne font que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des fouverains ni leurs affaires.

Charles XII, en Turquie, n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deffein d'armer l'empire ottoman contre fes ennemis. Il fe flattait de ramener la Pologne fous le joug, et de foumettre la Ruffie; il avait un envoyé à Conftantinople; mais celui qui le fervit le plus dans fes vaftes projets fut le comte *Poniatowski*, lequel alla à Conftantinople fans miffion, et fe rendit bientôt néceffaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux aux grands vifirs mêmes. (*p*)

Un de ceux qui fecondèrent plus adroitement fes deffeins, fut le médecin *Fonfeca*, portugais, juif établi à Conftantinople, homme favant et délié, capable d'affaires et le feul philofophe peut-être de fa nation; fa profeffion lui procurait des entrées à la Porte ottomane, et fouvent la confiance des vifirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avait eu l'adreffe de faire tenir des lettres à la fultane *Validé*, mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par fon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le férail. Une juive, qui approchait fouvent de cette princeffe, ne ceffait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait par fes récits. La fultane, par une fecrète inclination, dont prefque toutes les

(*p*) C'eft de lui que je tiens non-feulement les remarques qui ont été imprimées, et dont le chapelain *Norberg* a fait ufage, mais encore beaucoup d'autres manufcrits concernant cette hiftoire.

femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan, ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar* ? Elle paſſa même par-deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſéraſquier *Juſſuf*, bacha, lui fit dreſſer une tente magnifique, et on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après, le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſsèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à

cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, feſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il feſait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en ſervait plus que des autres pièces, et par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un prince vaincu et fugitif ; car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, et il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſérail, à acheter la faveur des viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers et les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori et tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme qui, contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois et aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, et le reſte mangé par moi. ›› Voilà comme j'aime que mes amis me ›› rendent leurs comptes, dit ce prince : *Mullerm* me ›› faire lire des pages entières pour des ſommes de dix ›› mille francs. J'aime mieux le ſtyle laconique de ›› *Grothuſen*. ›› Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa

majeſté donnait tout à *Grothuſen :* „ Je ne donne de „ l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui ſavent en „ faire uſage. „ Cette générofité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable et plus utile; mais c'était le défaut de ce prince de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voiſinage y venaient en foule; tous le reſpectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, et ſa régularité à aſſiſter deux fois par jour aux prières publiques, leur feſaient dire : *C'eſt un vrai muſulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moſcovie.

Dans ce loiſir de Bender, qui fut plus long qu'il ne penſait, il prit inſenſiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holſtein, jeune homme aimable, qui avait dans l'eſprit cette gaieté et ce tour aiſé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holſtein, et il y réuſſit en ſe rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine* et les ouvrages de *Deſpréaux*. Le roi ne prit nul goût aux ſatires de ce dernier, qui en effet ne ſont pas ſes meilleures pièces; mais il aimait fort ſes autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la ſatire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaiſes, Mithridate était

celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin ; et sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprête.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand visir, et *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout : il ne paraissait vêtu qu'à la turque : il se procurait toutes les entrées. Le grand seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cents mille hommes.* Ce grand visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha ;* il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient ; usage très-naturel et très-bon, si les dignités pouvaient n'être

données qu'au mérite; mais les vifirs ne font d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une efclave favorite.

Le premier miniftre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, et le czar pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il fe fervit. Le caiffe militaire prife à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut alors plus queftion de faire la guerre aux Ruffes. Le crédit du czar fut tout-puiffant à la Porte; elle accorda à fon envoyé des honneurs dont les miniftres mofcovites n'avaient point encore joui à Conftantinople : on lui permit d'avoir un férail, c'eft-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les miniftres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali bacha* ne favait plus rien refufer à un prince qui demandait en donnant des millions : ainfi ce même grand vifir, qui auparavant avait promis folennellement de mener le roi de Suède en Mofcovie avec deux cents mille hommes, ofa bien lui faire propofer de confentir au facrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne fait jufqu'où le vifir eût pouffé l'affaire, fi *Mazeppa*, âgé de foixante et dix ans, ne fût mort précifément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolftoy*, devenu l'ambaffadeur du czar à la Porte, était publiquement fervi par des fuédois faits efclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves foldats dans le marché de

Le czar demande *Mazeppa* comme *Charles* s'était fait livrer *Patkul*.

Conftantinople. L'ambaffadeur mofcovite difait même hautement que les troupes mufulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'affurer du roi, que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand vifir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par fes armes dans l'Ukraine, fe voyait trompé, dédaigné par la Porte, prefque prifonnier parmi des Tartares. Sa fuite commençait à défefpérer. Lui feul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment; il crut que le fultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, fon grand vifir : il réfolut de les lui apprendre, et *Poniatowski* fe chargea de cette commiffion hardie. Le grand feigneur va tous les vendredis à la mofquée entouré de fes folaks, efpèces de gardes dont les turbans font ornés de plumes fi hautes qu'elles dérobent le fultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à préfenter au grand feigneur, on tâche de fe mêler parmi ces gardes, et on lève en haut le placet. Quelquefois le fultan daigne le prendre lui-même; mais le plus fouvent il ordonne à un aga de s'en charger, et fe fait enfuite repréfenter les placets au fortir de la mofquée. Il n'eft pas à craindre qu'on ofe l'importuner de mémoires inutiles, et de placets fur des bagatelles, puifqu'on écrit moins à Conftantinople en toute une année qu'à Paris en un feul jour. On fe hafarde encore moins à préfenter des mémoires contre les miniftres, à qui pour l'ordinaire le fultan les renvoie fans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paffer jufqu'au grand feigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreffa un mémoire accablant contre le grand vifir. M. de

Fériol, alors ambaſſadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, et fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, et prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois, nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle et d'une houſſe enrichie de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, et dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le kiſlar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires le

haïſſaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile et agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, et l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand viſir *Chourlouli*.

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie, en 1716, à la bataille de Petervaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le ſignifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon ſérail. Il plut à *Muſtapha*, fils aîné et ſucceſſeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit ſon favori. Il n'avait alors que la charge de ſelictar aga, porte-épée de la couronne, Son extrême jeuneſſe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand viſir ; mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniſtres ; mais en cette occaſion, il ſervait le roi *Charles XII* ſans le vouloir ; il s'unit avec la

fultane *Validé* et les grands officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïffaient tous. Ce vieux miniftre, qui avait long-temps et bien fervi fon maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de fa dignité et de fes richeffes : on lui ôta fa femme, qui était fille du dernier fultan *Muftapha ;* et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodofie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eft-à-dire le fceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau vifir était tel que les chrétiens mal inftruits ont peine à fe figurer un turc; homme d'une vertu inflexible, fcrupuleux obfervateur de la loi, il oppofait fouvent la juftice aux volontés du fultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Mofcovite, qu'il traitait d'injufte et d'inutile; mais le même attachement à fa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit refpecter les devoirs de l'hofpitalité envers le roi de Suède. Il difait à fon maître : ›› La loi te défend ›› d'attaquer le czar qui ne t'a point offenfé, mais ›› elle t'ordonne de fecourir le roi de Suède qui eft ›› malheureux chez toi. ›› Il fit tenir à ce prince huit cents bourfes, (une bourfe vaut cinq cents écus) et lui confeilla de s'en retourner paifiblement dans fes Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaiffeaux français, qui étaient alors au port de Conftantinople, et que M. de *Fériol*, ambaffadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le tranfporter à Marfeille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce miniftre, et acquit dans les négociations une fupériorité que l'or des Mofcovites

ne pouvait plus lui difputer auprès d'un vifir incorruptible. La faction ruffe crut que la meilleure reffource pour elle était d'empoifonner un négociateur fi dangereux. On gagna un de fes domeftiques, qui devait lui donner du poifon dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poifon entre les mains du domeftique dans une petite fiole que l'on porta au grand feigneur. L'empoifonneur fut jugé en plein divan, et condamné aux galères, parce que la juftice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours perfuadé que tôt ou tard il réuffirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Ruffie, n'accepta aucune des propofitions qui tendaient à un retour paifible dans fes Etats ; il ne ceffait de repréfenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait fi long-temps méprifé : fes émiffaires infinuaient fans ceffe que *Pierre Alexiowitz* voulait fe rendre maître de la navigation de la mer Noire ; qu'après avoir fubjugué les Cofaques, il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt fes repréfentations animaient la Porte, tantôt les miniftres ruffes les rendaient fans effet.

Tandis que *Charles XII* fefait ainfi dépendre fa deftinée des volontés des vifirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puiffance étrangère, qu'il fefait préfenter des placets au fultan, qu'il fubfiftait de fes libéralités dans un défert, tous fes ennemis réveillés attaquaient fes Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le fignal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Augufte* y retourna, proteftant contre fon abdication, contre la paix

d'Altranftad, et accufant publiquement de brigandage et de barbarie *Charles XII* qu'il ne craignait plus. Il mit en prifon *Fingsten* et *Imhof*, fes plénipotentiaires qui avaient figné fon abdication, comme s'ils avaient en cela paffé leurs ordres, et trahi leur maître. Ses troupes faxonnes, qui avaient été le prétexte de fon détrônement, le ramenèrent à Varfovie, accompagné de la plupart des palatins polonais qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes fermens à *Staniflas*, et revenaient en faire de nouveaux à *Augufte*. *Siniawski* même rentra dans fon parti, et perdant l'idée de fe faire roi, fe contenta de refter grand général de la couronne. *Flemming*, fon premier miniftre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par fon adreffe à ramener à fon maître une grande partie de la nobleffe polonaife.

Le pape releva fon peuple du ferment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniflas*. Cette démarche du faint père faite à propos, et appuyée des forces d'*Augufte*, fut d'un affez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contefter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de fe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers fous la domination d'*Augufte*, et recevait fans répugnance une abfolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceffaire.

La puiffance de *Charles* et la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte et avec envie la domination fuédoife

s'étendant

s'étendant loin de ses bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* et son absence réveillèrent les intérêts et les jalousies de tous ces princes, assoupies long-temps par des traités et par l'impuissance de les rompre.

Le czar, plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant de la victoire, prit Vibourg et toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siége devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguste* à remonter sur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du Nord ; mais il ne consultait que ses intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance et de gloire. Le monarque suédois avait secouru ses alliés, et accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires : le czar se conduisant plus en prince, et moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie ; et que cette province, pour laquelle *Auguste* avait allumé la guerre, resterait aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguste* celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de Holstein et de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions. Le roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède possédât encore Vismar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouser une nièce de l'empereur moscovite ;

et le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur d'Hanovre, cherchait de fon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munfter aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille fuédois défendaient la Poméranie et les autres pays que *Charles* poffédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait fe porter. Cet orage alarma l'empereur et fes alliés. C'eft une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de fes provinces eft réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réferve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puiffance avait été quelque temps auffi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du fiècle, preffée du Midi au Nord, entre les armées de la France et de la Suède. Les Français avaient paffé le Danube, et les Suédois l'Oder ; fi leurs forces, alors victorieufes, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité, qui accabla la Suède, avait auffi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des reffources, et *Louis XIV* fefait la guerre avec vigueur, quoique malheureufement. Si la Poméranie et le duché de Brême devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en fouffrît, et qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, *Anne*,

reine d'Angleterre, les états généraux des Provinces-Unies conclurent à la Haie, fur la fin de l'année 1709, un des plus finguliers traités que jamais on ait fignés.

Il fut ftipulé par ces puiffances que la guerre contre les Suédois ne fe ferait point en Poméranie; ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; et que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inférer un article auffi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille fuédois, qui étaient en Poméranie, ne pourraient fortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour affurer l'exécution de ce traité, on propofa d'affembler une armée confervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper fur le bord de l'Oder: c'eût été une nouveauté fingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux mêmes qui devaient la foudoyer avaient, pour la plupart, beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ferait compofée de troupes de l'empereur, du roi de Pruffe, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Heffe, de l'évêque de Munfter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté: les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, perfonne ne la garda; et tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec

O 2

le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes Etats: ce fut un triomphe tel à peu-près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou

1 janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des pièces d'artilleries priſes ſur les Suédois, à Leſno et à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (*q*) paraître le brancard de *Charles XII*, trouvé ſur le champ de bataille de Pultava, tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier miniſtre de Suède, le célèbre maréchal *Renſchild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenbak*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers et

(*q*) M. *Norberg*, confeſſeur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, et aſſure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui, on voyait les généraux qui avaient eu part au ſuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enſuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, et d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe feſaient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pauſe que feſait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil impoſant augmenta la vénération de ſes peuples pour ſa perſonne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reſte de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute ſa flotte faire une deſcente en Suède : il y débarqua dix-ſept mille hommes, qu'il laiſſa ſous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence compoſée de quelques ſénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du ſénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat ſouffrit de ces diviſions ; mais, quand après la bataille de Pultava,

la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsinbourg, alors les jalousies cessèrent; on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, et les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden ; tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cents cinquante mille soldats; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes qui, avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse ; et tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, de ses généraux, et des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Nerva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres suédois en prenaient un esprit d'émulation et de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci fesant un corps dans l'Etat se regardaient comme des citoyens, et se formaient des sentimens plus grands ; de

ſorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* ſe mit, par ordre de la régence, à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois qui ravageaient toute la côte d'Helſinbourg, et qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarraux de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steinbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois, à trois lieues d'Helſinbourg. Il voulut laiſſer à ſes troupes 10 mars
quelques jours de repos, ſe retrancher, et donner 1710.
à ſes nouveaux ſoldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors preſque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits qui, dans un jour de bataille, vaut autant que la diſcipline militaire ; on attaqua les Danois ; et c'eſt là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler, dans le premier combat, l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans, armés à la hâte, taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois, entièrement défaits, se retirèrent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suède, en Zéeland, est si court, que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suède; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsinbourg, et mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient, pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps, les paysans de la Dalécarlie ayant ouï-dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains des ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage et d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsinbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes, au mois de juillet 1710. Peu de temps après, un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand vifir *Couprougli*, qui s'oppofait à fes deffeins, fut dépofé après deux mois de miniftère. La petite cour de *Charles XII*, et ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* fefait et défefait les vifirs, et qu'il gouvernait l'empire turc du fond de fa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la difgrâce de ce favori. La rigide probité du vifir fut, dit-on, la feule caufe de fa chute: fon prédéceffeur ne payait point les janiffaires du tréfor impérial, mais de l'argent qu'il fefait venir par fes extorfions : *Couprougli* les paya de l'argent du tréfor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des fujets à celui de l'empereur : *Ton prédéceffeur Chourlouli*, lui dit-il, *favait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand vifir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteffe par des rapines, c'eft un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le fecret profond du férail permet rarement que de pareils difcours tranfpirent dans le public; mais celui-ci fut fu avec la difgrâce de *Couprougli*. Ce vifir ne paya point fa hardieffe de fa tête, parce que la vraie vertu fe fait quelquefois refpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de fe retirer dans l'île de Négrepont. J'ai fu ces particularités par des lettres de M. *Bru*, mon parent, premier drogman à la Porte ottomane; et je les rapporte pour faire connaître l'efprit de ce gouvernement.

Le grand feigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand vifir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du férail, ainfi nommés de *balta*, qui fignifie *coignée*, font des efclaves qui coupent le bois pour l'ufage des princes du fang

ottoman et des ſultanes. Ce viſir avait été baltagi dans ſa jeuneſſe, et en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'Etat ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha:* on laiſſe aux princes du ſang ottoman, pour leurs plaiſirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. *Achmet*, devenu ſultan, donna une de ſes eſclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet.* Cette femme, par ſes intrigues, fit ſon mari grand viſir : une autre intrigue le déplaça ; et une troiſième le fit encore grand viſir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ſérail. La ſultane *Validé*, *Ali Coumourgi*, favori du grand ſeigneur, le kislar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar : le ſultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour*

commander tes armées; je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer. Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, et le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe, ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, et pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce et leurs armes, et fondèrent de puiſſantes villes, et où les Génois pénétrèrent depuis,

lorfqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monumens des Génois, qui fubfiftent encore au milieu de la défolation et de la barbarie.

Le kan eft appelé par fes fujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eft pas moins l'efclave de la Porte. Le fang ottoman, dont les kans font defcendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand feigneur, rendent leur famille refpectable au fultan même, et leurs perfonnes redoutables. C'eft pourquoi le grand feigneur n'ofe détruire la race des kans tartares; mais il ne laiffe prefque jamais vieillir ces princes fur le trône. Leur conduite eft toujours éclairée par les bachas voifins, leurs Etats entourés de janiffaires, leurs volontés traverfées par les grands vifirs, leurs deffeins toujours fufpects. Si les Tartares fe plaignent du kan, la Porte le dépofe fur ce prétexte; s'il en eft trop aimé, c'eft un plus grand crime dont il eft plus tôt puni; ainfi prefque tous paffent de la fouveraineté à l'exil, et finiffent leurs jours à Rhodes, qui eft d'ordinaire leur prifon et leur tombeau.

Les Tartares, leurs fujets, font les peuples les plus brigands de la terre, et en même temps, ce qui femble inconcevable, les plus hofpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, quel qu'il foit, paffe dans leur pays, non-feulement il eft reçu par-tout, logé et défrayé; mais, dans quelque lieu qu'il paffe, les habitans fe difputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maifon, fa femme, fes filles le fervent à l'envi. Les Scythes

leurs ancêtres leur ont tranfmis ce refpect inviolable pour l'hofpitalité, qu'ils ont confervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreufe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils font nourris par le grand feigneur : le butin qu'ils font eft leur feule paye; auffi font-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan, gagné par les préfens et par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ferait à Bender même, fous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on fefait la guerre.

Le nouveau vifir, *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'affembla cette grande armée. C'eft toujours dans les vaftes et fertiles plaines d'Andrinople qu'eft le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Afie et d'Afrique s'y repofent et s'y rafraîchiffent quelques femaines; mais le grand vifir, pour prévenir le czar, ne laiffa repofer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube, et de-là vers la Beffarabie.

Les troupes des Turcs ne font plus aujourd'hui fi formidables qu'autrefois, lorfqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Afie, dans l'Afrique et dans l'Europe : alors la force du corps, la valeur et le

nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux et plus mal diſciplinés; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal ſecourue par les princes chrétiens toujours diviſés entre eux.

Les janiſſaires et les ſaphis attaquent en déſordre, incapables d'écouter le commandement et de ſe rallier: leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté et la légèreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie allemande: l'infanterie ne ſavait point encore faire un uſage avantageux de la baïonnette au bout du fuſil: de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté et dans le ſilence du ſérail, fait viſir par faveur, et général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes moſcovites aguerries par douze ans de guerre, et fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commiſe avec lui; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou; et ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontières de Pologne

quatre-vingts mille hommes de fes troupes. (*r*) Avec cette armée, il prit fon chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand feigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réuniffait les talens des anciens Grecs, la fcience des lettres et celle des armes. On le fefait defcendre du fameux *Timur*, connu fous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiffait plus belle qu'une grecque; on prouvait cette defcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reffemble à *Temir*; le titre de kan, que poffédait *Timur* avant de conquérir l'Afie, fe retrouve dans le nom de *Cantemir*; ainfi le prince *Cantemir* eft defcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maifon que fût *Cantemir*, il devait toute fa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveftiture de fa principauté, qu'il trahit l'empereur turc fon bienfaiteur, pour le czar dont il efpérait davantage. Il fe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aifément d'un vifir peu eftimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choifi pour fon kiaia, c'eft-à-dire pour fon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous fes gens fe rangeraient de fon parti; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité fecret avec ce prince, et

(*r*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de fes fujets capables de porter les armes, de le fuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de foldats.

l'ayant reçu dans fon armée, s'avança dans le pays, et arriva, au mois de juin 1711, fur le bord feptentrional du fleuve Hierafe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaffi, capitale de la Moldavie.

Dès que le grand vifir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta auffitôt fon camp; et, fuivant le cours du Danube, il alla paffer ce fleuve fur un pont de bateaux, près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conftruire autrefois le pont qui porta fon nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en préfence des Mofcovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves duffent lui manquer : mais fouvent le prince et les fujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'eft jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, et fur-tout les Mofcovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provifions à l'armée ottomane : les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Mofcovites, exécutèrent avec le grand vifir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques, voifins des Moldaves, montrèrent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie mofcovite avait aliéné tous les efprits.

Le czar, ainfi trompé dans fes efpérances, peut-être trop légèrement prifes, vit tout d'un coup fon

armée

armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère. Le czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille turcs devant lui et quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : » Me voilà du moins aussi mal » que mon frère *Charles* l'était à Pultava. »

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand visir avec quelques polonais et quelques suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar, poussé vers

le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frife et des chariots : quelques troupes de janiffaires et de fpahis vinrent fondre fur fon armée fi mal retranchée ; mais ils attaquèrent en défordre, et les Mofcovites fe défendirent avec une vigueur que la préfence de leur prince et le défefpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouffés. Le lendemain M. *Poniatowski* confeilla au grand vifir d'affamer l'armée mofcovite qui, manquant de tout, ferait obligée dans un jour de fe rendre à difcrétion avec fon empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien fenti de fi cruel dans fa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans fon efprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de fa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languiffantes, diminuées de la moitié, une cavalerie prefque toute démontée et des fantaffins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général *Czeremetof*, vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, fans balancer et fans prendre confeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fufil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réfervât qu'un feul chariot ; afin que, s'ils étaient vaincus, les

ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur et agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne osât de la nuit entrer dans ſa tente, ſous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances ſur une réſolution déſeſpérée, mais néceſſaire, encore moins qu'on fût témoin du triſte état où il ſe ſentait.

Cependant on brûla ſelon ſon ordre la plus grande partie de ſes bagages. Toute l'armée ſuivit cet exemple, quoiqu'à regret; pluſieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inſpirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque ſoldat, épuiſé de fatigue et de faim, marchait ſans ardeur et ſans eſpérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, pouſſaient des cris, qui énervaient encore les courages; tout le monde attendait, le lendemain matin, la mort ou la ſervitude. Ce n'eſt point une exagération, c'eſt à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui ſervaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moſcovite une femme auſſi ſingulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que ſous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, et qui était en ce *Catherine*, depuis impératrice.

temps-là fous la domination de la Suède; jamais elle ne connut fon père; elle fut baptifée fous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiffe l'éleva par charité jufqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut fervante à Marienbourg chez un miniftre luthérien de ce pays, nommé *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle époufa un dragon fuédois. Le lendemain de fes noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Mofcovites, ce dragon, qui avait été à l'action, ne reparut plus; fans que fa femme pût favoir s'il avait été fait prifonnier, et fans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prifonnière elle-même par le général *Bauer*, elle fervit chez lui, enfuite chez le maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciffitudes de la fortune, ayant été, de garçon pâtiffier, général et prince, enfuite dépouillé de tout, et relégué en Sibérie, où il eft mort dans la mifère et dans le défefpoir.

Ce fut à un fouper, chez le prince *Menzikoff*, que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'époufa fecrètement, en 1707, non pas féduit par des artifices de femme, mais par ce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de feconder fes entreprifes, et même de les conduire après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps fa première femme *Ottokefa*, fille d'un boyard, accufée de s'oppofer aux changemens qu'il fefait dans fes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans fa famille que des perfonnes qui penfaffent comme lui.

Il crut rencontrer dans cette efclave étrangère les qualités d'un fouverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de fon fexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euffent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de fon mari. L'Europe a vu avec furprife cette femme, qui ne fut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer fon éducation et fes faibleffes par fon courage, et remplir avec gloire le trône d'un légiflateur.

Lorfqu'elle époufa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la mofcovite : on la rebaptifa felon l'ufage du rite ruffien ; et au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, fous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un confeil avec les officiers généraux et le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans fa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand vifir, au nom de fon maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défenfe ; et ayant, après bien des prières, des conteftations et des

(*s*) Le fieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lifait et écrivait très-bien. Le contraire eft connu de tout le monde ; on ne fouffre point en Livonie, que les payfans apprennent à lire et à écrire, à caufe de l'ancien privilege nommé le *benefice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chretiens barbares, et fubfiftant dans ces pays. Les mémoires fur lefquels on rapporte ce fait, difent d'ailleurs, que la princeffe *Elifabeth*, depuis impératrice, fignait toujours pour fa mère, dès fon enfance.

larmes, obtenu qu'il la fignât, elle raffembla fur le champ toutes fes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout fon argent ; elle en emprunta même des officiers généraux ; et ayant compofé de cet amas ùn préfent confidérable, elle l'envoya à *Ofman* aga, lieutenant du grand vifir, avec la lettre fignée par l'empereur mofcovite. *Mehemet Baltagi*, confervant d'abord la fierté d'un vifir et d'un vainqueur, répondit : ,, Que le czar m'envoie fon ,, premier miniftre, et je verrai ce que j'ai à faire. ,, Le vice-chancelier *Schaffirof* vint auffitôt chargé de quelques préfens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand vifir, affez confidérables pour lui marquer qu'on avait befoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du vifir fut que le czar fe rendît avec toute fon armée à difcrétion. Le vice-chancelier répondit que fon maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, et que les Mofcovites périraient jufqu'au dernier, plutôt que de fubir des conditions fi infames. *Ofman* ajouta fes remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janiffaires avaient été repouffés la veille. *Ofman* lui perfuada aifément de ne pas mettre au hafard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une fufpenfion d'armes pour fix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs font fouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne

croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au fervice du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janiffaires. Le turc, indigné qu'on ofât ainfi violer la trève, fit arrêter les tartares, et les conduifit lui-même devant le grand vifir avec ces deux prifonniers.

Le vifir envoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'oppofait à la conclufion d'un traité qui lui ôtait l'efpérance du pillage. *Poniatowski* fecondait le kan par les raifons les plus preffantes ; mais *Ofman* l'emporta fur l'impatience tartare et fur les infinuations de *Poniatowski*.

Le vifir crut faire affez pour le grand feigneur fon maître, de conclure une paix avantageufe. Il exigea que les Mofcovites rendiffent Azoph ; qu'ils brûlaffent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliffent des citadelles importantes, bâties fur les Palus-Méotides, et que tout le canon et les munitions de ces fortereffes demeuraffent au grand feigneur ; que le czar retirât fes troupes de la Pologne ; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de cofaques qui étaient fous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un fubfide de quarante mille fequins par an, tribut odieux, impofé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi fon pays.

Enfin le traité allait être figné, fans qu'on eût feulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du vifir, fut qu'on inférât un article par lequel le mofcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII;* et ce qui eft affez fingulier, il fut ftipulé dans cet article que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de fe retirer avec fon armée, fon canon, fon artillerie, fes drapeaux, fon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans fon camp deux heures après la fignature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, et figné le 1 augufte.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, fe retirait tambour battant et enfeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre et de voir fon ennemi entre fes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jufqu'auprès d'Yaffi. Il arriva dans le temps que les Ruffes commençaient à faire paifiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller paffer le Pruth fur un pont, à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne fefait rien comme les autres hommes, paffa la rivière à la nage, au hafard de fe noyer, et traverfa le camp mofcovite, au hafard d'être pris: il parvint à l'armée turque, et defcendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança triftement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occafion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand

visir ; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. ,, J'ai droit, dit le ,, grand visir d'un air calme, de faire la guerre ,, et la paix. ,, Mais, reprend le roi, n'avais-tu pas ,, toute l'armée moscovite en ton pouvoir ? Notre ,, loi nous ordonne, repartit gravement le visir, de ,, donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent ,, notre miséricorde. Hé t'ordonne-t-elle, insiste le ,, roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu ,, peux imposer telles lois que tu veux ? Ne dépendait- ,, il pas de toi d'amener le czar prisonnier à Cons- ,, tantinople ? ,,

Le turc poussé à bout répondit sèchement : ,, Hé ,, qui gouvernerait son empire en son absence ? il ne ,, faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. ,, *Charles* répliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sopha, et regardant le visir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand visir, pour essayer, par des voies plus douces, de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, sans répondre un seul mot, alla se laver et prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée. Il est pris et traité en prisonnier.

LA fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le perfécutait dans les moindres choses : il trouva, à son retour, son petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un

paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maïſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté, en trois ſemaines de temps, une promeſſe de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, et de le conduire en toute ſureté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles*, ſucceſſeur de *Joſeph I*, était en Eſpagne, où il diſputait la couronne à *Philippe V*. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand viſir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, et lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre; ſon chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand viſir ne ſe rebuta pas : il ordonna à *Iſmaël* bacha, nouveau ſéraſquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſéraſquier était d'un tempérament doux et d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que

quand *Achmet* lui aurait accordé deux chofes, la punition de fon grand vifir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet fentait bien que *Charles* reftait en Turquie pour le perdre; il eut foin de faire mettre des gardes fur toutes les routes de Bender à Conftantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha fon thaïm, c'eft-à-dire, la provifion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un afile. Celle du roi de Suède était immenfe, confiftant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une provifion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la fplendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avait ofé retrancher fa fubfiftance, il fe tourna vers fon grand maître-d'hôtel, et lui dit : ,, Vous n'avez eu que deux tables ,, jufqu'à préfent, je vous ordonne d'en tenir quatre, ,, dès demain. ,,

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoffible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provifions ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeftiques et des janiffaires devenus riches par les profufions du roi. M. *Fabrice*, l'envoyé de Holftein, *Jeffreys*, miniftre d'Angleterre, leurs fecrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec fa fierté ordinaire et fans inquiétude du lendemain, fubfiftait de ces dons qui n'auraient pas fuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer fecrètement à

Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians européans. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul marchand anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle, M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand viſir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté et de perfidie. Un vieux janiſſaire, indigné de la faibleſſe du viſir, et de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au ſultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand viſir ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient ſavorables : le czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand viſir qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'aller préſenter devant lui.

Le ſérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, et qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, ſont toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête; il en coûta la vie

à l'ancien visir *Chourlouli* et à *Osman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de Saxe et de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice, et avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le sérail, et devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; et *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visirat: les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople, et comme ministres, et comme otages, y furent mieux traités que jamais: le grand visir confirma avec eux la paix du Pruth: mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit

de la médiation des ambaſſadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Conſtantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été ſi ſouvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* et de *Staniſlas* : le miniſtre de l'empereur allemand les traverſait : les factions de Suède et de Moſcovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Eſpagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais ſeront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre et de Hollande le ſerviſſent ſecrètement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire turc ; ſoit que le czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes ; non

plus comme un roi qu'on voulait fecourir, mais comme un hôte dont on voulait fe défaire. Pour cet effet le fultan *Achmet* lui écrivit en ces termes:

Très-puiffant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreffeur des torts et des injures, et protecteur de la juftice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion; éclatant en majefté, ami de l'honneur & de la gloire, et de notre fublime Porte*, Charles, *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entreprifes de bonheur.*

›› AUSSITOT que le très-illuftre *Achmet*, ci-devant ›› chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous préfenter ›› cette lettre, ornée de notre fceau impérial, foyez ›› perfuadé et convaincu de la vérité de nos intentions qui y font contenues, à favoir que, quoique ›› nous nous fuffions propofé de faire marcher de ›› nouveau contre le czar nos troupes toujours ›› victorieufes, cependant ce prince, pour éviter le ›› jufte reffentiment que nous avait donné fon retardement à exécuter le traité conclu fur les bords ›› du Pruth, et renouvelé depuis à notre fublime ›› Porte, ayant rendu à notre empire le château et ›› la ville d'Azoph, et cherché par la médiation ›› des Ambaffadeurs d'Angleterre et de Hollande, nos ›› anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une ›› conftante paix, nous la lui avons accordée, et ›› donné à fes plénipotentiaires, qui nous reftent ›› pour otages, notre ratification impériale, après ›› avoir reçu la fienne de leurs mains.

›› Nous avons donné au très-honorable et vaillant ›› *Delvet Gherai*, han de Budziack, de Crimée, de ›› Nagaï

„ Nagaï et de Circassie, et à notre très-sage conseiller „ et généreux férasquier de Bender, *Ismaël*, (que „ DIEU perpétue et augmente leur magnificence et „ prudence) nos ordres inviolables et salutaires pour „ votre retour par la Pologne, selon votre premier „ dessein qui nous a été renouvelé de votre part. „ Vous devez donc vous préparer à partir sous les „ auspices de la providence, et avec une honorable „ escorte, l'hiver prochain, pour vous rendre dans „ vos provinces, ayant soin de passer en ami par „ celles de la Pologne.

„ Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage „ vous sera fourni par ma sublime Porte, tant en „ argent qu'en hommes, chevaux et chariots. Nous „ vous exhortons sur-tout, et vous recommandons „ de donner vos ordres les plus positifs et les plus „ clairs à tous les Suédois et autres gens qui se „ trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun „ désordre, et de ne faire aucune action qui tende „ directement ou indirectement à violer cette paix et „ amitié.

„ Vous conserverez par-là notre bienveillance, „ dont nous chercherons à vous donner d'aussi „ grandes et d'aussi fréquentes marques qu'il s'en „ présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour „ vous accompagner recevront des ordres conformes „ à nos intentions impériales.

„ Donné à notre sublime Porte de Constantinople, „ le 14 de la lune rebyul eurech 1214. „ Ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance

au roi de Suède : il écrivit au fultan qu'il ferait toute fa vie reconnaiffant des faveurs dont fa hauteffe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le fultan trop jufte pour le renvoyer avec la fimple efcorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur ruffe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes fes troupes de la Pologne, y en avait fait encore paffer de nouvelles ; et ce qui femble étonnant, c'eft que le grand feigneur n'en favait rien.

La mauvaife politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaffadeurs des princes chrétiens à Conftantinople, et de ne pas entretenir un feul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduifent quelquefois les réfolutions les plus fecrètes du fultan, et que le divan eft toujours dans une profonde ignorance de ce qui fe paffe publiquement chez les chrétiens.

Le fultan, enfermé dans fon férail parmi fes femmes et fes eunuques, ne voit que par les yeux de fon grand vifir : ce miniftre, auffi inacceffible que fon maître, occupé des intrigues du férail, et fans correfpondance au dehors, eft d'ordinaire trompé, ou trompe le fultan, qui le dépofe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choifir un autre auffi ignorant ou auffi perfide, qui fe conduit comme fes prédéceffeurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle eft pour l'ordinaire l'inaction et la fécurité profonde de cette cour, que, fi les princes chrétiens fe liguaient contre elle, leurs flottes feraient aux

Dardanelles, et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore: deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. *Achmet* indigné, allait faire étrangler le grand visir: mais le favori, qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grâce, et le soutint encore quelque temps dans le ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le visir, et secrètement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris et les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussitôt le grand seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'assembler une armée de deux cents mille combattans. Le

ſultan lui-même quitta Conſtantinople, et vint établir ſa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps, une ambaſſade ſolennelle, envoyée au grand ſeigneur de la part d'*Auguſte*, et de la république de Pologne, s'avançait ſur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaſſade, avec une ſuite de plus de trois cents perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'ambaſſade fut arrêté et retenu priſonnier dans l'un des faubourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occaſion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniſtre public, homme ſage et clair-voyant, qui réſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans ſa tête d'autres deſſeins que de diſputer des déſerts au czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujourd'hui la Morée, et de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée, il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non-ſeulement il voulait renvoyer ce prince, mais il diſait ouvertement qu'il ne fallait plus ſouffrir déſormais aucun miniſtre chrétien à Conſtantinople; que tous ces ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que

des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, et donnaient depuis trop longtemps le mouvement aux intrigues du ſérail; que les Francs établis à Péra, et dans les échelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul et non d'un ambaſſadeur. Le grand viſir, qui devait ſon établiſſement et ſa vie même au ſavori, et qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions, d'autant plus aiſément qu'il s'était vendu aux Moſcovites, et qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; et il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, et le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires et otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; et le ſultan, content d'avoir en apparence impoſé des lois aux Ruſſes, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur et celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne et de Moſcovie

répondraient de la fureté de fa perfonne; ces ambaffadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Augufte*, ne troubleraient fon paffage ; et que *Charles*, de fon côté, ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainfi réglé la deftinée de *Charles*, *Ifmaël*, férafquier de Bender, fe tranfporta à Varnitza où le roi était campé, et vint lui rendre compte des réfolutions de la Porte, en lui infinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chofe, finon que le grand feigneur lui avait promis une armée et non une efcorte, et que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniftre et favori du roi *Augufte*, entretenait une correfpondance fecrète avec le kan de Tartarie et le férafquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au fervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Drefde, et tous ces voyages étaient fufpects.

Précifément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, fur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Drefde; mais elles étaient conçues en termes fi ambigus et fi généraux, qu'il était difficile de démêler fi le but du roi *Augufte* était feulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à fes Saxons en le reconduifant en Pologne.

Il femblait difficile d'imaginer qu'un prince auffi généreux qu'*Augufte*, voulût, en faififfant la perfonne

du roi de Suède, hafarder la vie de fes ambaffadeurs, et de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la fureté de *Charles*.

Mais, d'un autre côté, on favait que *Flemming*, miniftre abfolu d'*Augufte*, était très-délié et peu fcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur, par le roi de Suède, femblaient rendre toute vengeance excufable; et on pouvait penfer que fi la cour de Drefde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aifément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raifons furent agitées entre le roi, *Mullern*, fon chancelier privé, et *Grothufen*, fon favori. Ils lurent et relurent les lettres; et la malheureufe fituation où ils étaient les rendant plus foupçonneux, ils fe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus trifte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans fes foupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha*, réfugié auprès de lui, qui le quitta brufquement pour aller en Pologne fe jeter entre les bras d'*Augufte*. Dans toute autre occafion, *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais, dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inftances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent fes foupçons en certitude. L'opiniâtreté de fon caractère fe joignant à toutes ces vraifemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le livrer à fes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait fe tromper dans l'idée qu'il avait que

le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au hasard, *mille bourses*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte : le sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre suivante.

Lettre du grand seigneur au bacha de Bender.

„ Le but de cette lettre impériale est pour vous
„ faire savoir que, sur votre recommandation et
„ représentation, et sur celle du très-noble *Delvet*
„ *Gherai*, han à notre sublime Porte, notre impériale
„ magnificence a accordé mille bourses au roi de
„ Suède, qui seront envoyées à Bender, sous la
„ conduite et la charge du très-illustre *Mehemet Bacha*,
„ ci-devant *chiaoux pachi*, pour rester sous votre
„ garde jusqu'au temps du départ du roi de Suède,
„ dont Dieu dirige les pas ; et lui être données alors
„ avec deux cents bourses de plus, comme un sur-
„ croît de notre libéralité impériale qui excède sa
„ demande.

» Quant à la route de Pologne, qu'il est résolu de
» prendre, vous aurez soin, vous et le han qui devez
» l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes et si sages, que pendant tout le passage, les
» troupes qui sont sous votre commandement, et les
» gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage,
» et ne fassent aucune action qui puisse être réputée
» contraire à la paix qui subsiste encore entre notre
» sublime Porte et le royaume et la république de
» Pologne : en sorte que le roi passe comme ami
» sous notre protection.

» Ce que fesant comme vous lui recommanderez
» bien expressément de faire, il recevra tous les
» honneurs et les égards dûs à sa majesté de la part
» des Polonais, ce dont nous ont fait assurer les
» ambassadeurs du roi *Auguste*, et de la république,
» en s'offrant même à cette condition, aussi-bien
» que quelques autres nobles polonais, si nous le
» requérons, pour otages et sureté de son passage.

» Lorsque le temps dont vous serez convenu
» avec le très-noble *Delvet Gherai* pour la marche
» sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos
» braves soldats, entre lesquels seront les Tartares,
» ayant à leur tête le han, et vous conduirez le roi
» de Suède et ses gens.

» Qu'ainsi il plaise au seul DIEU tout-puissant
» de diriger vos pas et les leurs; le bacha d'Aulos
» restera à Bender pour le garder en votre absence,
» avec un corps de spahis et un autre de janissaires;
» et en suivant nos ordres et nos intentions impériales en tous ces points et articles, vous vous
» rendrez digne de la continuation de notre faveur

» impériale, auſſi-bien que des louanges et des
» récompenſes dues à tous ceux qui les obſervent.

» Fait à notre réſidence impériale de Conſtantinople, le 2 de la lune de cheval, 1214 de l'hégire. »

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand ſeigneur, le roi écrivit à la Porte pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kan des Tartares; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus, le miniſtère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au ſultan ; le viſir empêcha même M. *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien, et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue turque dans ce long ſéjour, alla voir le bacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, et de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours ſur cette fauſſe ſuppoſition, que le parti ſuédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent ; „ Mais, dit le bacha, „ c'est nous qui ferons tous les frais de votre départ ; „ votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera „ sous la protection du mien. „

Grothusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait son départ. Le bacha, trop confiant, donna les douze cents bourses ; il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême, quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourses. Le bacha, confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi : „ Il m'en coûtera la tête, „ dit-il, pour avoir obligé ta majesté ; j'ai donné les „ douze cents bourses malgré l'ordre exprès de mon „ souverain. „ Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. „ Ah ! repartit le turc en s'en allant, mon „ maître ne sait point excuser les fautes ; il ne sait „ que les punir. „

Ismaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point souffrir que les douze cents

bourfes fuffent données avant le départ du roi, et ayant confenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait auffi-bien que le bacha l'indignation du grand feigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour fe juftifier; ils proteftèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourfes que fur les promeffes pofitives d'un miniftre du roi de partir fans délai; et ils fupplièrent fa hauteffe que le refus du roi ne fût point attribué à leur défobéiffance.

Charles, perfiftant toujours dans l'idée que le kan et le bacha voulaient le livrer à fes ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors fon envoyé auprès du grand feigneur, de porter contre eux des plaintes, et de demander encore mille bourfes. Son extrême générofité, et le peu de cas qu'il fefait de l'argent, l'empêchaient de fentir qu'il y avait de l'aviliffement dans cette propofition. Il ne la fefait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir befoin de pareils artifices. *Sàvari*, fon interprète, homme adroit et entreprenant, porte fa lettre à Andrinople, malgré la févérité avec laquelle le grand vifir fefait garder les paffages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereufe. Pour toute réponfe, on le fit mettre en prifon. Le fultan indigné, fit affembler un divan extraordinaire, et y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut fon difcours felon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai prefque connu le roi de Suède que par
» la défaite de Pultava, et par la prière qu'il m'a

» faite de lui accorder un afile dans mon empire :
» je n'ai, je crois, nul befoin de lui, et n'ai fujet
» ni de l'aimer ni de le craindre; cependant, fans
» confulter d'autres motifs que l'hofpitalité d'un
» mufulman, et ma générofité qui répand la rofée
» de fes faveurs fur les grands comme fur les petits,
» fur les étrangers comme fur mes fujets, je l'ai reçu
» et fecouru de tout, lui, fes miniftres, fes officiers,
» fes foldats, et n'ai ceffé pendant trois ans et demi
» de l'accabler de préfens.

» Je lui ai accordé une efcorte confidérable pour
» le conduire dans fes Etats. Il a demandé mille
» bourfes pour payer quelques frais, quoique je
» les faffe tous : au lieu de mille, j'en ai accordé
» douze cents ; après les avoir tirées de la main
» du férafquier de Bender, il en demande encore
» mille autres, et ne veut point partir, fous pré-
» texte que l'efcorte eft trop petite, au lieu qu'elle
» n'eft que trop grande pour paffer par un pays
» ami.

» Je demande donc fi c'eft violer les lois de
» l'hofpitalité que de renvoyer ce prince, et fi les
» puiffances étrangères doivent m'accufer de violence
» et d'injuftice, en cas qu'on foit réduit à le faire
» partir par force. » Tout le divan répondit que le
grand feigneur agiffait avec juftice.

Le muphti déclara que l'hofpitalité n'eft point
de commande aux mufulmans envers les infidèles,
encore moins envers les ingrats ; et il donna fon
fetfa, efpèce de mandement qui accompagne prefque
toujours les ordres importans du grand feigneur ;
ces fetfa font révérés comme des oracles, quoique

ceux dont ils émanent ſoient des eſclaves du ſultan comme les autres.

L'ordre et le ſetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries et un chiaoux bacha, premier huiſſier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares ; auſſitôt il alla à Varnitza demander ſi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du ſultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de ſa colère : „ Obéis à ton maître, ſi tu l'oſes, lui dit-il, et ſors „ de ma préſence. „ Le bacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'uſage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, et lui cria toujours en courant : „ Le roi ne veut point écouter „ la raiſon ; tu vas voir des choſes bien étranges. „ Le jour même, il retrancha les vivres au roi, et lui ôta ſa garde de janiſſaires. Il fit dire aux polonais et aux coſaques qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir ſe mettre dans la ville de Bender ſous la protection de la Porte. Tous obéirent et laiſsèrent le roi réduit aux officiers de ſa maiſon et à trois cents ſoldats ſuédois contre vingt mille tartares et ſix mille turcs.

Il n'y avait plus de proviſions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp, à coups de fuſil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand ſeigneur lui avait envoyés, en diſant : „ Je ne veux ni de leurs „ proviſions ni de leurs chevaux. „ Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on ſait, trouvent

la chair de cheval délicieufe. Cependant les Turcs et les Tartares inveftirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, fans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par fes trois cents fuédois : il y travailla lui-même; fon chancelier, fon tréforier, fes fecrétaires, les valets de chambre, tous fes domeftiques, aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des folives derrière les portes, en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maifon, et que le roi eut fait le tour de fes prétendus retranchemens, il fe mit à jouer aux échecs tranquillement avec fon favori *Grothufen*, comme fi tout eût été dans une fécurité profonde. Heureufement *Fabrice*, l'envoyé de Holftein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait auffi M. *Jeffreys*, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux miniftres, voyant l'orage prêt à éclater, prirent fur eux de fe rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et fur-tout le bacha de Bender qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empreffement les offres de ces deux miniftres : ils eurent enfemble à Bender deux conférences, où affiftèrent cet huiffier du férail et le grand maître des écuries; qui avaient apporté l'ordre du fultan et le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que fa majefté fuédoife avait de juftes raifons de croire qu'on voulait le

(*t*) Tout ceci eft rapporté par M. *Fabrice* dans fes lettres.

livrer à ſes ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plutôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambaſſadeurs ruſſes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au roi de Suède. Enfin ils ſe plaignirent amèrement des ſoupçons outrageans que le roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçu et ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrète correſpondance entre le kan tartare et le roi *Auguſte;* mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire ſortir *Charles XII* des terres du grand ſeigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſura qu'il repréſenterait au roi l'injuſtice de ſes défiances. „ Mais prétendez-vous le forcer à „ partir? ajouta-t-il. Oui, dit le bacha; tel eſt l'ordre „ de notre maître. „ Alors il les pria encore une fois de bien conſidérer ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée? „ Oui, répliqua le kan en „ colère, ſi cette tête couronnée déſobéit au grand „ ſeigneur dans ſon empire. „

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII* paraiſſait inévitable, et l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on

envoyât

envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand feigneur, pour avoir les derniers ordres de fa hauteffe.

M. *Jeffreis* et M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreffement de gens qui apportaient une nouvelle heureufe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appela médiateurs volontaires; perfifta à foutenir que l'ordre du fultan, et le fetfa du muphti étaient forgés, puifqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniftre anglais fe retira, bien réfolu de ne fe plus mêler des affaires d'un prince fi inflexible. M. *Fabrice*, aimé du roi, et plus accoutumé à fon humeur que le miniftre anglais, refta avec lui pour le conjurer de ne pas hafarder une vie fi précieufe dans une occafion fi inutile.

Le roi, pour toute réponfe, lui fit voir fes retranchemens, et le pria d'employer fa médiation feulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aifément des Turcs de laiffer paffer des provifions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à fes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jufqu'à nouvel ordre; de forte que *Charles XII* fortait quelquefois de fon camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiffaient refpectueufement le paffage libre: il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de réfifter.

Enfin l'ordre du grand feigneur étant venu, de paffer au fil de l'épée tous les fuédois qui feraient

la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussitôt ce triste rapport. » Avez-vous vu l'ordre dont vous » parlez ? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien, » dites-leur de ma part que c'est un second ordre » qu'ils ont supposé, et que je ne veux point » partir. » *Fabrice* se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant ; » s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et sur-tout sa personne sacrée ; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si long-temps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* et le général *Dardoff*, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service ; et l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. » Je sais par vos blessures et par les miennes, leur » dit *Charles XII*, que nous avons vaillamment » combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir

„ jufqu'à préfent, faites-le encore aujourd'hui. „ Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'affaut, fe flattait en fecret du plaifir et de l'honneur de foutenir, avec trois cents fuédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à fon pofte : fon chancelier *Mullern*, le fecrétaire *Empreus* et les clercs devaient défendre la maifon de la chancellerie; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre pofte : les palefreniers, les cuifiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était foldat; il courait à cheval de fes retranchemens à fa maifon, promettant des récompenfes à tout le monde, créant des officiers, et affurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps fans voir l'armée des Turcs et des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons fonnaient, les cris de *alla*, *alla*, fe fefaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothufen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient feulement *Demirbash*, tête de fer. Auffitôt il prend le parti de fortir feul fans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des janiffaires, qui prefque tous avaient reçu de l'argent de lui. „ Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en „ propres mots, venez-vous maffacrer trois cents „ fuédois fans défenfe ? Vous, braves janiffaires, „ qui avez pardonné à cent mille ruffes, quand

„ ils vous ont crié *amman*, (pardon) avez-vous „ oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? „ et voulez-vous affaffiner ce grand roi de Suède „ que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de „ libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois „ jours, et les ordres du fultan ne font pas fi févères „ qu'on vous le fait croire. „

Ces paroles firent un effet que *Grothufen* n'attendait pas lui-même. Les janiffaires jurèrent fur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le fignal de l'affaut : les janiffaires, loin d'obéir, menacèrent de fe jeter fur leurs chefs, fi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du fultan étaient fuppofés : à cette fédition inopinée, le bacha n'eut à oppofer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreufe réfolution des janiffaires, et leur ordonna de fe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'affaut avec fes troupes ; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euffent feuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ferait puni peut-être de la défobéiffance de fes janiffaires, perfuada au kan d'attendre jufqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, affembla tous les officiers des janiffaires et les plus vieux foldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre pofitif du fultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille préfens des mains du roi,

proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grothusen* et au chancelier *Mullern;* ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand seigneur. Dans le temps qu'ils fesaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps, et plier sous la nécessité; qu'il prenait la

liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : ,, Ah la tête de ,, fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. ,, Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut, qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les turcs marchent aux retranchemens : les tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, et les tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés, et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* et *Sparre* : voyant

que tous les soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers : „ Allons défendre la maison ; nous combattrons, „ ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.*

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui fesaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage : si le

bras du turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartemens. »Allons » un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il; » et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit; il en tua un

d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* ›› Je te donne la vie, dit le roi au ›› turc, à condition que tu iras faire au bacha un ›› fidèle récit de ce que tu as vu. ›› Le turc promit aisément ce qu'on voulut; et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne fesait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras,

empêcha d'y penſer. L'embraſement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était conſumé ; la grande ſalle, où les Suédois ſe tenaient, était remplie d'une fumée affreuſe, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voiſins ; la moitié du toit était abymée dans la maiſon même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, oſa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait ſe rendre. » Voilà un étrange » homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'eſt pas » plus beau d'être brûlé que d'être priſonnier. » Un autre garde, nommé *Roſen*, s'aviſa de dire que la maiſon de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une ſortie, gagner cette maiſon, et s'y défendre. » Voilà un vrai ſuédois, » s'écria le roi : il embraſſa ce garde, et le créa colonel ſur le champ. » Allons, mes amis, dit-il, prenez » avec vous le plus de poudre et de plomb que » vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à » la main. »

Les turcs, qui cependant entouraient cette maiſon toute embraſée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en ſortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorſqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les ſiens fondre ſur eux en déſeſpérés. *Charles* et ſes principaux officiers étaient armés d'épées et de piſtolets : chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit : et dans le même clin d'œil, jetant leurs piſtolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de

cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, felon fa coutume, s'embarraffa dans fes éperons et tomba : vingt et un janiffaires fe jettent auffitôt fur lui ; il jette en l'air fon épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les turcs l'emmènent au quartier du bacha ; les uns le tenant fous les jambes, les autres fous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi fe vit faifi, la violence de fon tempérament, et la fureur où un combat fi long et fi terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janiffaires en fouriant, et ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de refpect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les turcs et par les tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des fuites fingulières. (*u*)

(*u*) M. *Norberg*, qui n'était pas préfent à cet événement, n'a fait que fuivre ici dans fon hiftoire celle de M. de *Voltaire* ; mais il l'a tronquée, il en a fupprimé les circonftances intéreffantes, et n'a pu juftifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire*, au fujet de cette affaire de Bender, fe réduit à l'aventure du fieur *Frédéric*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maifon du roi, et que d'autres difaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend auffi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris et focis* ; mais M. *Fabrice*, qui était préfent, affure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne fachant pas un mot de latin.

Fin du fixième Livre.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Staniſlas eſt pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le ſérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ſes Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralſund. Diſgrâces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

LE bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprête. Il reçut ce prince avec un profond reſpect, et le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſopha ; mais le roi, ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du turc, ſe tint debout dans la tente.

» Le tout-puiſſant ſoit béni, dit le bacha, de ce » que ta majeſté eſt en vie; mon déſeſpoir eſt amer » d'avoir été réduit par ta majeſté à exécuter les » ordres de ſa hauteſſe. » Le roi fâché ſeulement de ce que ſes trois cents ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha : » Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, » on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas ! » dit le turc, voilà du courage bien mal employé. »

Il fit reconduire le roi à Bender, ſur un cheval richement caparaçonné. Ses ſuédois étaient ou tués ou pris; tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillées ou brûlées ; on voyait ſur les chemins les officiers ſuédois preſque nus, enchaînés deux à deux, et ſuivant à pied des tartares ou des janiſſaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre ſort; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans ſon ſérail de Bender, lui céda ſon appartement, et le fit ſervir en roi, non ſans prendre la précaution de mettre des janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il ſe jeta tout botté ſur un ſopha, et dormit profondément. Un officier, qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil, et le turc voyait avec étonnement un ſouverain qui couchait en bottes et nue tête. Le lendemain matin *Iſmaël* introduiſit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ſes habits déchirés, ſes bottes, ſes mains et toute ſa perſonne couvertes de ſang et de poudre, les ſourcils brûlés; mais l'air ſerein dans cet état affreux. Il ſe jeta à genoux devant lui, ſans pouvoir proférer une parole : raſſuré bientôt par la manière libre et douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent, en riant, du combat de Bender. „ On prétend, dit „ *Fabrice*, que votre majeſté a tué vingt janiſſaires „ de ſa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente

„ toujours les choses de la moitié. „ Au milieu de cette conversation, le bacha présenta au roi son favori *Grothusen* et le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un français que la curiosité avait amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, et même de l'argent du bacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des turcs et des tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son trésorier *Grothusen* était avec lui : le chancelier *Mullern* et quelques officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval ; et lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. „ DIEU m'en préserve, „ dit le bacha, il voudrait nous en couper la „ barbe. „ Cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier et désarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, et qui s'était vu l'arbitre du Nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Stanislas* avait été arrêté fur les terres des Turcs, et on l'emmenait prifonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus foutenu par la main qui l'avait fait roi, fe trouvant fans argent, et par conféquent fans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; et ne pouvant plus fe conferver fon royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les Etats de fon bienfaiteur. Il avait même paffé en Suède, pour précipiter les fecours dont on avait befoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce temps, le premier roi de Pruffe, prince très-fage, s'inquiétant avec raifon du voifinage des Mofcovites, imagina de fe liguer avec *Auguste* et la république de Pologne, pour renvoyer les Ruffes dans leur pays, et de faire entrer *Charles XII* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans fes Etats et une barrière oppofée aux Ruffes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas.* Non-feulement *Stanislas* l'accepta, mais il fe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la néceffité, le bien public, la gloire du facrifice et l'intérêt de *Charles* à qui il devait tout, et qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender : il expofa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs et le remède : il le conjura de ne point s'oppofer à une abdication devenue néceffaire par les conjonctures, et honorable par

les motifs : il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier, en présence de plusieurs témoins : „ Si mon „ ami ne veut pas être roi, je saurai bien en faire un „ autre. „

Stanislas s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces temps étaient destinés à des sentimens et à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles;* et il hasarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour, à dix heures du soir, de l'armée suédoise qu'il commandait en Poméranie, et partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambassadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français nommé *Haran*, alors major au service de Suède, et qui est mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois et relâché sur un passe-port obtenu au nom de *Haran ;* il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron *Sparre*, entre dans Yassi, capitale de la Moldavie, se croyant en sureté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté; il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est : il se dit major d'un régiment au service de *Charles XII.* On l'arrête à ce seul nom; il est mené devant le hospodar de Moldavie qui, sachant déjà par les gazettes que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques

soupçons

ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aiſé à reconnaître à un viſage plein et aimable et à un air de douceur aſſez rare.

Le hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, et enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée ſuédoiſe. *Staniſlas* et le hoſpodar parlaient latin. *Major ſum*, lui dit *Staniſlas; imò, maximus es*, lui répondit le moldave : et auſſitôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en roi; mais auſſi il le traita en roi priſonnier, et on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de reſter juſqu'à ce qu'on eût des ordres du ſultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on feſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice:* celui-ci s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le ſeul roi priſonnier entre les mains des Turcs et que *Staniſlas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. „ Courez à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, „ ſans ſe déconcerter d'un tel accident : dites-lui „ bien qu'il ne faſſe jamais de paix avec le roi *Auguſte;* „ aſſurez-le que dans peu nos affaires changeront. „ Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que, tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litière turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encore ſur ſa fortune, et eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la

permiſſion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Staniſlas:* il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaiſe et aſſez mal monté, et lui demanda en allemand où était le roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Staniſlas* lui-même qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. „ Hé quoi! dit le roi, ne vous ſouvenez-vous donc plus de moi? „ Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède et la fermeté inébranlable, mais inutile, de ſes deſſeins.

Quand *Staniſlas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et, à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à ſe plaindre du traitement qu'on lui fit. (x) Cependant on conduiſait *Charles* ſur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de ſon combat. Les Turcs le condamnaient et l'admiraient; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne, *Staniſlas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé auſſi qu'il fut propoſé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce; mais quelques mois après, le grand ſeigneur adouci le laiſſa partir.

(x) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on ſe contredit ici, en diſant que le roi *Staniſlas* fut retenu en priſonnier et ſervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré et priſonnier?

M. *Desaleurs*, qui aurait pu prendre son parti, et empêcher qu'on ne fit cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plupart des suédois restés dans Andrinople étaient en prison; le trône du sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé secrètement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, et de la trahison vraie ou fausse du kan et du bacha de Bender.

On y accusait le visir et les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le grand seigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hautesse, et d'avoir, par ses artifices, arraché du sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité musulmane, par lequel on avait violé

le droit des nations d'une manière ſi indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour ſe défendre que ſes domeſtiques, et qui comptait ſur la parole ſacrée du ſultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, et l'écrire d'une écriture particulière ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on préſente au ſultan.

On s'adreſſa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suède étaient ſi déſeſpérées, et le viſir déclaré ſi ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'oſa ſeulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompenſe et l'aſſurance d'un ſecret profond, traduiſit le mémoire en turc, et l'écrivit ſur le papier convenable : le baron d'*Arvidſon*, officier des troupes de Suède, contrefit la ſignature du roi. *Fierville*, qui avait le ſceau royal, l'appoſa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* ſe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand ſeigneur, lorſqu'il irait à la moſquée ſelon la coutume. On s'était déjà ſervi d'une pareille voie pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes miniſtres; mais cela même rendait le ſuccès de cette entrepriſe plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le viſir qui prévoyait que les Suédois demanderaient juſtice à ſon maître, et qui n'était que trop

inſtruit par le malheur de ſes prédéceſſeurs, avait expreſſément défendu qu'on laiſsât approcher perſonne du grand ſeigneur, et avait ordonné ſur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, et n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la grecque; et ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la moſquée où le grand ſeigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand ſeigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il ſe jeta à genoux, et ſe débattit entre les mains des janiſſaires : ſon bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc : il reçut pluſieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, et en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman! amman! miſéricorde!* en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſsât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, et lui préſente l'écrit en lui diſant : *Sued crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, et continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue* et on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du férail.

Le ſultan, au ſortir de la moſquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même; quand un ſi brave officier aſſure un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc aſſuré que le ſultan quitta l'habit impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, et ſe déguiſa en officier des janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambaſſadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuſer les miniſtres, et de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au ſultan même, il était ſenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le grand ſeigneur malgré l'obſcurité de la priſon, et il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu officier des janiſſaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : » Chrétien, » aſſure-toi que le ſultan mon maître a l'ame d'un » empereur, et que ſi ton roi de Suède a raiſon, » il lui fera juſtice. » *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le ſérail, dont les Suédois attribuèrent la cauſe à cette unique conférence. Le muphti fut dépoſé; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le ſéraſquier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages, qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suède par ces ſacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le ſéraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourſes, malgré l'ordre du grand ſeigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le frère du kan dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frère, et ſur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand viſir *Juſſuf*, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après; et *Soliman* bacha eut le titre de premier viſir.

Je ſuis obligé de dire que M. de *Villelongue* et pluſieurs ſuédois m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au ſultan au nom du roi, avait cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de *Fierville* m'a de ſon côté aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiſtorien, c'eſt de conter ingénument le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs, et de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash, auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince: on le tranſporta

de fon chariot au château fur un fopha ; mais *Charles*, pour n'être point vu de cette multitude, fe mit un carreau fur la tête.

La Porte fe fit prier quelques jours de fouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à fix lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand vifir *Soliman* : „ Va, fais avertir le roi de Suède qu'il „ peut refter à Démotica toute fa vie : je te réponds „ qu'avant un an il demandera à s'en aller de lui-mê- „ me ; mais fur-tout ne lui fais point tenir d'argent. „

Ainfi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui affigna un thaïm confidérable de provifions pour lui et pour fa fuite : on lui accorda feulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon et du vin, deux fortes de provifions que les Turcs ne fourniffent pas ; mais la bourfe de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec fa petite cour, qu'on dépofa le grand vifir *Soliman ;* fa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave et groffier à l'excès. Il n'eft pas inutile de favoir fon hiftoire, afin que l'on connaiffe plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a fi long-temps dépendu.

Il avait été fimple matelot à l'avénement du fultan *Achmet III.* Cet empereur fe déguifait fouvent en homme privé, en iman, ou en dervis ; il fe gliffait le foir dans les cafés de Conftantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on difait de lui, et pour recueillir par lui-même les

ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux turcs ne revenaient jamais avec des priſes, et qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand ſeigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, et qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque malthoiſe et une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, et enfin grand viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; et pour ſe rendre néceſſaire, il projeta de faire la guerre aux Moſcovites; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares et l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet osât l'envoyer chercher : Il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place; et de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, et ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, et réſolut de n'en pas ſortir tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* et le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de

la pompe et de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes : et ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encore quelque temps la réputation des armes ſuédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brême, et ce que le roi poſſédait encore en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte et conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebeſck, et d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois, le 20 décembre 1712. Il était ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvait aller à eux qu'en traverſant le marécage ſous le feu de leur artillerie.

Steinbock paſſe à la tête de ſes troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats des plus

fanglans et des plus acharnés qui fe fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée fi vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés, et quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Augufte* et de la comteffe de *Konigsmarck*, connu fous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille fon apprentiffage de l'art de la guerre. C'eft ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteftable qu'un homme puiffe jamais avoir fur une fouveraineté, je veux dire les fuffrages unanimes du peuple. C'eft lui qui s'eft acquis depuis une gloire plus réelle en fauvant la France à la bataille de Fontenoi, en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebefck, et y eut un cheval tué fous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, et que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un foldat fuédois qui osât feulement fe baiffer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite fur le champ de bataille; tant ils étaient inébranlables dans la difcipline févère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, fe fouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger fur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena eft au-deffous de Hambourg, fur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans fon port

d'aſſez gros vaiſſeaux. Le roi de Danemarck favoriſait cette ville de beaucoup de priviléges; ſon deſſein était d'y établir un commerce floriſſant : déjà même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, et ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, et qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magiſtrats vinrent ſe jeter à ſes pieds, et offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cents mille. Les Altenais ſupplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, et aſſurèrent que le lendemain ils apporteraient cette ſomme : le général ſuédois répondit qu'il fallait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg, le flambeau à la main : une faible porte de bois et un foſſé déjà comblé étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation, au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713 : il feſait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant et en

pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, et moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, et ſupplièrent qu'on leur ouvrît et qu'on leur ſauvât la vie : mais on refuſa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes; et les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plupart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniſtres et les généraux de Pologne et de Danemarck écrivirent au comte de *Steinbock* pour lui reprocher une cruauté ſi grande qui, faite ſans néceſſité et demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit „ qu'il ne s'était porté à ces „ extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi „ fon maître à ne plus faire une guerre de barbares, „ et à refpecter le droit des gens; qu'ils avaient „ rempli la Poméranie de leurs cruautés, dévafté „ cette belle province, et vendu près de cent „ mille habitans aux Turcs; que les flambeaux qui „ avaient mis Altena en cendres étaient les repré- „ failles des boulets rouges par qui Stade avait été „ confumée. „

C'était avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis fe fefaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il eft à croire qu'il eût pu retrouver fa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de fa préfence, étaient encore animées de fon efprit; mais l'abfence du chef eft toujours dangereufe aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions fignalées, qui en un autre temps auraient été décifives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Mofcovites, les Saxons et les Danois de fe réunir. On lui enleva des quartiers: il perdit du monde dans plufieurs efcarmouches: deux mille hommes de fes troupes fe noyèrent en paffant l'Eider pour aller hiverner dans le Holftein. Toutes ces pertes étaient fans reffource dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiffans.

Il voulut défendre le pays du Holftein contre le Danemarck; mais malgré fes rufes et fes efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, et *Steinbock* fut prifonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'île de Rugen et de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des alliés : elle fut ſéqueſtrée entre les mains du roi de Pruſſe. Les Etats de Brême furent remplis de garniſons danoiſes. Au même temps les Ruſſes inondaient la Finlande, et y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, et qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon roi s'obſtinait à reſter à Démotica, et ſe repaiſſait encore de l'eſpérance de ce ſecours turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du viſir était devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction et dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême, ſuccédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conſeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le ſénat vint en corps ſupplier la princeſſe *Ulrique*

Eléonore, fœur du roi, de fe charger de la régence, pendant cette longue abfence de fon frère : elle l'accepta; mais quand elle vit que le fénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princeffe jugeant bien que fon frère ne ratifierait jamais la paix, fe démit de la régence, et envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de fa fœur à Démotica. Le defpotifme qu'il avait fucé en naiffant lui fefait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, et que le fénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domeftiques qui voulaient commander dans la maifon en l'abfence du maître : il leur écrivit que, s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de fes bottes, et que ce ferait elle dont il faudrait qu'ils priffent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre fon autorité, et pour défendre enfin fon pays, n'efpérant plus rien de la Porte ottomane, et ne comptant plus que fur lui feul, il fit fignifier au grand vifir qu'il fouhaitait partir et s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Defaleurs*, ambaffadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de fa part. ›› Hé bien, dit le vifir au comte *Defaleurs*, ›› n'avais-je pas bien dit que l'année ne fe pafferait ›› pas fans que le roi de Suède demandât à partir? ›› Dites-lui qu'il eft à fon choix de s'en aller ou de ›› demeurer; mais qu'il fe détermine bien, et qu'il

›› fixe

» fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette » pas une seconde fois dans l'embarras de Bender. »

Le comte *Desaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'ambassadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer, pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

M. *Desaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothusen* avait des agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents pistoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires de rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand visir ; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir répliqua sèchement que son maître savait donner quand il voulait, et qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait

quelque préfent en or non monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède fe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec fix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui préfenta de la part du grand feigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un fabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des felles fuperbes dont les étriers étaient d'argent maffif. Il n'eft pas indigne de l'hiftoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait foin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'eft un ufage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui femblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleffe des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'eft pas fi déraifonnable, puifque chez les animaux les races dont on a foin, et qui font fans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes fortes de provifions, et trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, fachant que plufieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la fuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'ufure étant contraire à la loi mahométane, il fuppliait fa majefté de liquider toutes fes dettes, et d'ordonner au réfident qu'il laiffait à Conftantinople de ne payer que le capital. » Non, dit le roi, fi mes domeftiques ont » donné des billets de cent écus, je veux les payer, » quand ils n'en auraient reçu que dix. »

Il fit propofer aux créanciers de le fuivre, avec

l'assurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, et *Grothusen* eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le fesaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait, dans la route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, et disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanislas* en sortait par un autre chemin, et allait se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alsace, et qui appartenait au roi de Suède depuis que *Charles X*, successeur de *Christine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* assigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante et dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'espérances. *Stanislas* voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguste*; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre ses terres et ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un prince de la maison palatine, il

choifit fa retraite à Veiffembourg, dans l'Alface françaife. M. *Sum*, envoyé du roi *Augufte*, en porta fes plaintes au duc d'Orléans, régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables : „ Monfieur, mandez au roi votre maître „ que la France a toujours été l'afile des rois „ malheureux. „

Le roi de Suède, étant arrivé fur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de fon obéiffance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué fa route, fefaient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paffer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même avaient fait tant de bruit en Europe et en Afie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'effuyer toute cette pompe, ni de montrer en fpectacle le prifonnier de Bender ; il avait réfolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé fes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz, fur les frontières de la Tranfilvanie, après avoir congédié fon efcorte turque, il affembla fa fuite dans une grange; et il leur dit à tous de ne fe mettre point en peine de fa perfonne, et de fe trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralfund en Poméranie, fur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During*, et quitta toute

ſa ſuite gaiement, la laiſſant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la triſteſſe. Il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portait toujours ſes cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poſte à cheval avec ſon compagnon de voyage.

Il évita dans ſa route, autant qu'il le put, les terres de ſes ennemis déclarés et ſecrets, prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Veſtphalie et le Mecklenbourg; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, et alongea ſon chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru ſans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le roi de Suède, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: ,, Donne-m'en ,, la moitié, dit le roi; je vois bien que tu n'es pas ,, en état de me ſuivre, j'achèverai la route tout ,, ſeul. ,, *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce temps il ſerait en état de monter à cheval et de ſuivre ſa majeſté; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi, s'aviſa d'un ſtratagême innocent: il tira à part le maître de la poſte, et lui montrant le roi de Suède: ,, Cet

„ homme, lui-dit-il, eſt mon couſin; nous voyageons
„ enſemble pour la même affaire; il voit que je ſuis
„ malade, et ne veut pas ſeulement m'attendre trois
„ heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant
„ cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque
„ chaiſe ou quelque chariot de poſte. „

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif et boîteux: ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra, au point du jour, le roi de Suède qui, ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During;* il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant ſur une charrette la nuit, ſans s'arrêter en aucun lieu.

21 novembre 1714. Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralſund, à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker*, gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils feraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède: le roi le prenant par le bras, „ Hé quoi! dit-il, *Ducker*, mes plus fidèles ſujets „ m'ont-ils oublié? „ Le général reconnut le roi: il ne pouvait croire ſes yeux; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville, tout le monde ſe leva: les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans qui ſe demandaient les uns aux autres: Eſt-il vrai que le roi eſt ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit: il y avait ſeize jours qu'il ne s'était couché: il fallut couper ſes bottes ſur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits: on lui fit une garde-robe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne ſe leva que pour aller faire la revue de ſes troupes et viſiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ſes ordres pour recommencer une

guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités, ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croiſſy*, ambaſſadeur auprès de ce prince, après m'avoir été appriſes par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta, en 1709.

La guerre qui avait ſi long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal et l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford*, miniſtre habile, et le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies et l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, et engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V, petit fils de *Louis XIV*, commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la monarchie eſpagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 auguſte 1714, haïe de la moitié de ſa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère, *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône preſque en

naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles lois lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, et chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus ſages, et le ſeul qui connût ſur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, et telle était la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, et ſe réuniſſaient contre le roi de Suède.

Auguſte était depuis long-temps remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du czar et du conſentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre et des Etats-Généraux qui, tous garans du traité d'Altranſtad, quand *Charles XII* impoſait les lois, ſe

défiftèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Augufte* ne jouiffait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant fon roi, reprit bientôt fes craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à fe conformer aux *pacta conventa*, contrat facré entre les peuples et les rois, et femblait n'avoir rappelé fon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas;* fon parti femblait anéanti, et on ne fe reffouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes chofes dans fon paffage.

Pultava et l'abfence de *Charles XII*, en fefant tomber *Stanislas*, avaient auffi entraîné la chute du duc de Holftein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de fes Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en fa vie que pour la gloire, la chute des fouverains qu'il avait faits ou rétablis fut pour lui auffi fenfible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de fes pertes. *Frédéric-Guillaume*, depuis peu roi de Pruffe, qui paraiffait avoir autant d'inclination à la guerre, que fon père avait été pacifique, commença par fe faire livrer Stetin et une partie de la Poméranie fur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George, électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le duché de Brême et de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII*, et ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était ſans doute le plus à craindre: ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire et à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug moſcovite.

Pierre Alexiowitz, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe et aux deſſeins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par

lui, et l'un de ceux qui fecondèrent le mieux fes entreprifes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vafa et battait les Suédois, cet empereur fe mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, fituée dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que fon rival *Charles XII* fe tenait dans fon lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronflot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers et les matelots qui la montaient, tout cela était fon ouvrage; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque forte.

La flotte ruffe fe trouva, le 15 juillet, à la hauteur d'Aland. Elle était compofée de trente vaiffeaux de ligne, de quatre-vingts galères et de cent demi-galères. Elle portait vingt mille foldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur ruffe y fervait en qualité de contre-amiral. La flotte fuédoife vint, le 16, à fa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinfchild;* elle était moins forte des deux tiers; toutefois elle fe battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaiffeau d'*Erinfchild*, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua feize mille hommes dans Aland; et ayant pris plufieurs foldats fuédois qui n'avaient pu encore s'embarquer fur la flotte d'*Erinfchild*, il les amena prifonniers fur fes vaiffeaux. Il rentra dans fon port de Cronflot avec le grand vaiffeau d'*Erinfchild*, trois autres de moindre

grandeur, une frégate et six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronflot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons: après quoi il fit une entrée triomphale qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, et où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu-près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau: *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le czar dans des occasions solennelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral, en considération de ses services; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moscovite, enfin victorieux des Suédois sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il

s'était rendu médiateur entre la république et *Auguſte;* gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat et toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar; il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival, car il feſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Pétersbourg leur induſtrie: il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède: ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires; ce qui, de tous les conquérans, le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du czar, et preſque autant avaient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement; mais l'eſpérance renaquit dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect et d'admiration pour lui étaient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe. Il eſt aſſiégé dans Stralſund, et ſe ſauve en Suède. Entrepriſe du baron de Gortz, ſon premier miniſtre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une deſcente en Angleterre Charles aſſiége Frederichshall en Norvège. Il eſt tué. Son caractère. Gortz eſt décapité.

Le roi, au milieu de ces préparatifs, donna la ſœur qui lui reſtait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Frédéric de Heſſe-Caſſel.* La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* et de la princeſſe, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête, le 4 avril 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la préſence du roi ; il reſta dans Stralſund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Pruſſe. Il déclara cependant ſon beau-frère généraliſſime de ſes armées en Suède. Ce prince avait ſervi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouſer une ſœur de *Charles XII.*

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre et celles de Danemarck inveſtirent la forte ville de Viſmar : les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même temps vers Stralſund, pour en former le ſiége. Les rois de Danemarck et de Pruſſe coulèrent à fond, près de Stralſund, cinq vaiſſeaux ſuédois. Le czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, et cent cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente : tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſinbourg, tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, et n'attendait que le moment de cette invaſion. Dans ce même temps ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encore dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui, après avoir coulé ſous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite île d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite et à gauche; celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette île, et s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stetin qu'il gardait en ſéqueſtre; *le tout*, diſait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Uſedom, au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts

forts; l'un était le fort de la Suine fur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conféquence, était Pennamonder fur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts et toute l'île, que deux cents cinquante foldats poméraniens commandés par un vieil officier fuédois, nommé *Kufe-Slerp*, dont le nom mérite d'être confervé.

Le roi de Pruffe envoie, le 4 augufte, quinze cents hommes de pied et huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent et mettent pied à terre, fans oppofition, du côté du fort de la Suine. Le commandant fuédois leur abandonna ce fort comme le moins important : et, ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il fe retira dans le château de Pennamonder avec fa petite troupe, réfolu de fe défendre jufqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'affiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin; on renforce les troupes pruffiennes de mille fantaffins et de quatre cents cavaliers. Le 18 augufte on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place eft vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le fiége, un foldat fuédois, chargé en fecret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île, et de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant; elle était conçue en ces termes : ›› Ne faites aucun feu que quand les ennemis feront ›› au bord du foffé; défendez-vous jufqu'à la dernière ›› goutte de votre fang; je vous recommande à votre ›› bonne fortune. CHARLES. ››

Slerp, ayant vu ce billet, réfolut d'obéir et de mourir, comme il lui était ordonné, pour le fervice de fon maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'affaut: les affiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les affiégeans au bord du foffé, en tuèrent un grand nombre: mais le foffé était comblé, la bréche large, le nombre des affiégeans trop fupérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne fongea alors qu'à vendre chèrement fa vie et à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient, il retranche près d'un baftion fa petite troupe, qui a l'audace et la fidélité de le fuivre; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui, étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il fe bat pendant une heure entière; et, après avoir perdu la moitié de fes foldats, il eft tué enfin avec fon lieutenant et fon major. Alors cent foldats, qui reftaient avec un feul officier, demandèrent la vie, et furent faits prifonniers: on trouva dans la poche du commandant la lettre de fon maître, qui fut portée au roi de Pruffe.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Ufedom et les îles voifines, qui furent bientôt prifes; que Vifmar était près de fe rendre; qu'il n'avait plus de flotte; que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralfund; et cette place était déjà affiégée par trente-fix mille hommes.

Stralfund, ville devenue fameufe en Europe par le fiége qu'y foutint le roi de Suède, eft la plus forte place de la Poméranie. Elle eft bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, fur le détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que fur une chauffée

étroite, défendue par une citadelle et par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus, le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck et de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de prussiens, de danois et de saxons.

L'honneur d'assiéger *Charles XII* était un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siége, disait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier; la terreur de ses armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, et n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très-singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, et qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, et du côté de l'Orient, à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que, lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, et ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé

tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire fa fortune : il déferta, et alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes faxonnes, donner avis qu'on pouvait paffer la mer à gué, et pénétrer fans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Pruffe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident foufflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, fuivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps fur la chauffée qui conduifait à ce retranchement : toute l'artillerie des Pruffiens tirait, et les Pruffiens et les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois fe crurent sûrs de renverfer ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir fi témérairement en apparence fur la chauffée ; mais tout à coup *Koppen*, avec fes dix-huit cents hommes, entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et furpris ne purent réfifter. Le pofte fut enlevé après un grand carnage. Quelques fuédois s'enfuirent vers la ville ; les affiégeans les y pourfuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre foldats faxons étaient déjà fur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut fauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralfund. Le fiége fut pouffé avec l'opiniâtreté et la confiance que devait donner ce premier fuccès. On canonna et on bombarda la ville prefque fans relâche.

Vis-à-vis Stralfund, dans la mer Baltique, eft l'île de Rugen, qui fert de rempart à cette place, et où la garnifon et les bourgeois auraient pu fe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranfporter. Cette île était d'une conféquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, fi les ennemis en étaient les maîtres, il fe trouverait affiégé par terre et par mer; et que, felon toutes les apparences, il ferait réduit ou à s'enfevelir fous les ruines de Stralfund, ou à fe voir prifonnier de ces mêmes ennemis qu'il avait fi long-temps méprifés, et auxquels il avait impofé des lois fi dures. Cependant le malheureux état de fes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnifon fuffifante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis fefaient depuis trois mois toutes les difpofitions néceffaires pour defcendre dans cette île, dont l'abord eft très-difficile; enfin ayant fait conftruire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen, le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi préfent par-tout était dans cette île; il avait joint fes deux mille foldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il fe met à leur tête, et marche au milieu de la nuit dans un filence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché fes troupes, par une précaution qui femblait inutile. Les officiers qui commandaient fous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, et croyaient *Charles XII* à Stralfund ; mais le prince d'*Anhalt*, qui favait de quoi *Charles* était capable, avait fait creufer un

foffé profond, bordé de chevaux de frife, et prenait toutes fes furetés, comme s'il eût eu une armée fupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis fans faire le moindre bruit. Ses foldats fe difaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de frife.* Ces paroles furent entendues des fentinelles : l'alarme eft donnée auffitôt dans le camp, les ennemis fe mettent fous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de frife, vit devant lui un large foffé : *Ah*, dit-il, *eft-il poffible! je ne m'y attendais pas.* Cette furprife ne le découragea point : il ne favait pas combien de troupes étaient débarquées : fes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obfcurité de la nuit femblait favorable à *Charles* : il prend fon parti fur le champ : il fe jette dans le foffé, accompagné des plus hardis, et fuivi en un inftant de tout le refte; les chevaux de frife arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbre qu'on put trouver, les foldats tués par les coups de moufquet tirés au hafard, fervirent de fafcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers et les foldats les plus intrépides, montent fur l'épaule les uns des autres, comme à un affaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuofité fuédoife mit d'abord le défordre parmi les Danois et les Pruffiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouffés après un quart-d'heure de combat, et repafsèrent le foffé. Le prince d'*Anhalt* les pourfuivit alors dans la plaine; il ne favait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia fa

troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. *Grothusen* le favori du roi, et le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut *Charles*, et lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux : » Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tue. » *Charles* avait à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet officier qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche : le coup, qu'il appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, et près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowski* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment français, composé des débris de la bataille

d'Hochftet, qui avait paffé au fervice du roi *Augufte*, et de là à celui du roi de Suède : la plupart des foldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait fi généreufement expofé fa vie à Andrinople pour le fervice de *Charles XII*. Il fut pris avec fa troupe, et ne fut enfuite que très-mal récompenfé de tant de fervices, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne fervaient qu'à affaiblir fes forces, renfermé dans Stralfund et près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien; le jour il fefait faire des coupures et des retranchemens derrière les murailles; la nuit il fefait des forties fur l'ennemi : cependant Stralfund était battu en brèche; les bombes pleuvaient fur les maifons; la moitié de la ville était en cendres : les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître dont les fatigues, la fobriété et le courage les étonnaient, étaient tous devenus foldats fous lui. Ils l'accompagnaient dans les forties; ils étaient pour lui une feconde garnifon.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un fecrétaire, une bombe tomba fur la maifon, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une groffe muraille, ne fouffrit point de l'ébranlement; et par un bonheur étonnant, nul

des éclats qui fautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, et au fracas de la maifon qui femblait tomber, la plume échappa des mains du fecrétaire. „ Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille; „ Pourquoi n'écrivez-vous pas? „ Celui-ci ne put répondre que ces mots : „ Eh! Sire, la bombe! „ Hé bien, reprit le roi, qu'a de commun la bombe „ avec la lettre que je vous dicte? continuez. „

Il y avait alors dans Stralfund un ambaffadeur de France enfermé avec le roi de Suède : c'était un *Colbert*, comte de *Croiffy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy*, célèbre miniftre d'Etat, et parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambaffade auprès de *Charles XII*, c'était prefque la même chofe. Le roi entretenait *Croiffy* des heures entières dans les endroits les plus expofés, pendant que le canon et les bombes tuaient du monde à côté et derrière eux, fans que le roi s'aperçut du danger, ni que l'ambaffadeur voulut lui faire feulement foupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce miniftre fit ce qu'il put avant le fiége pour ménager un accommodement entre les rois de Suède et de Pruffe; mais celui-ci demandait trop, et *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croiffy* n'eut donc, dans fon ambaffade, d'autre fatisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme fingulier. Il couchait fouvent auprès de lui fur le même manteau : il avait, en partageant fes dangers et fes fatigues, acquis le

droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au comte de *Croissy : Veni, maledicamus de rege :* „ Allons, disons un peu de mal de *Charles XII.* „ C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13 novembre dans la ville ; et enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un, deux jours après, à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, et en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta, le 21, jusqu'à minuit, sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes et par le canon : le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux moscovites et danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua, la nuit du 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la

barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiffer fortir *Charles* de Stralfund, et de le prendre mort ou vif. Heureufement ils étaient fous le vent, et ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en paffant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent fur le roi. Les matelots fefaient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles;* un autre fracaffa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de fes vaiffeaux qui croifaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralfund fe rendit; la garnifon fut faite prifonnière de guerre, et *Charles* aborda à Ifted en Scanie, et de là fe rendit à Carelfcroon, dans un état bien autre que quand il en partit, quinze ans auparavant, fur un vaiffeau de cent vingt canons, pour aller donner des lois au Nord.

Si près de fa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abfence; mais fon deffein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait fe réfoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient, et qu'il était forcé d'opprimer pour fe défendre contre fes ennemis. Il voulut feulement voir fa fœur : il lui donna rendez-vous fur le bord du lac Veter en Oftrogothie; il s'y rendit en pofte, fuivi d'un feul domeftique, et s'en retourna après avoir refté un jour avec elle.

De Carelfcroon, où il féjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans fon

royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans et des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer on donna des commissions à des armateurs qui, moyennant des priviléges excessifs et ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaisseaux : ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie encore plus dure et plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les

Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède ; cette crainte était si bien fondée et si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaise avait déjà paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres; et le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Moscovites joints aux Danois fondraient en Suède, au printemps de 1716.

Charles, ne pouvant faire la guerre au czar, va la faire en Norvège. 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand, au lieu de défendre son pays menacé par tant de princes, il passa en Norvège, au mois de mars 1716, avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Hesse, son beau-frère, l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvège que par des défilés assez dangereux, et quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers : il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée suédoise ; mais on n'avait pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fit pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, et baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgrâces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, et il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; aussi prit-il sur *Charles XII* un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi, qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz* : d'autant plus soumis à ce ministre que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, et que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George*, électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé; que

George était entré dans la querelle fous prétexte de l'apaifer, et uniquement pour garder Brême et Verden, auxquels il femblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira *Stanislas* en Pologne, et le prétendant en Angleterre.

Il entrevit auffi de bonne heure que le czar était fecrètement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établiffement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'afpirait qu'à mettre le pied. Vifmar, la feule ville qui reftât encore aux Suédois fur les côtes d'Allemagne, venait enfin de fe rendre aux Pruffiens et aux Danois, le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas feulement fouffrir que les troupes mofcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruffent à ce fiége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'efprit du czar, et avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une feule puiffance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plufieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divifions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une defcente en Suède. Mais, foit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Pruffe, alliés juftement jaloux; foit qu'il ne crût pas encore fes troupes affez aguerries pour attaquer fur fes propres foyers cette même nation dont les feuls payfans avaient vaincu l'élite des troupes danoifes, il recula toujours cette entreprife.

Ce qui l'avait arrêté encore était le befoin d'argent. Le czar était un des plus puiffans monarques du monde, mais un des moins riches : fes revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, et le travail ruineux. Il établiffait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des efpérances : fes provinces nouvellement conquifes augmentaient fa puiffance et fa gloire, fans accroître encore fes revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais défolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitans, et qui était alors à charge à fon vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprifes qu'il fefait tous les jours, épuifaient fes finances. Il avait été réduit à la mauvaife reffource de hauffer les monnaies; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, et qui eft fur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandifes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens fur lefquels *Gortz* bâtit le deffein d'une révolution. Il ofa propofer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur mof-covite à quelque prix que ce pût être; lui fefant envifager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre, et lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowitz* et *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le refte de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, fans céder une grande partie des provinces qui

qui font à l'orient et au nord de la mer Baltique; mais il lui fit confidérer qu'en cédant ces provinces que le czar poffédait déjà, et qu'on ne pouvait reprendre, le roi ne pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Staniflas* fur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II* fur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holftein dans fes Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, fans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à fon miniftre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorifait à tout fans reftriction, et le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord fonder la cour de Mofcou par le moyen d'un écoffais, nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainfi que l'étaient prefque tous les écoffais qui ne fubfiftaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéreffé. Le prince *Menzikoff* goûta fes ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de defcendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner fes troupes dans le Meckelbourg, et il y vint lui-même fous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg et la nobleffe de ce pays; mais pourfuivant en effet fon deffein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre fa fouveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche: ils ne

voulaient point d'un voifin fi terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les fouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le fuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher fes intrigues fecrètes. Le czar les amufait tous auffi par des efpérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvège avec fon beau-frère, le prince de Heffe, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille danois divifés en plufieurs corps, que le roi et le prince de Heffe pafsèrent au fil de l'épée.

Charles avança jufqu'à Chriftiania, capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit affez de précautions pour faire fubfifter fes troupes. Une armée et une flotte danoife approchaient pour défendre la Norvège. *Charles*, qui manquait de vivres, fe retira en Suède, attendant l'iffue des vaftes entreprifes de fon miniftre.

Cet ouvrage demandait un profond fecret et des préparatifs immenfes, deux chofes affez incompatibles. *Gortz* fit chercher jufque dans les mers de l'Afie un fecours qui, tout odieux qu'il paraiffait, n'en eût pas été moins utile pour une defcente en Ecoffe, et qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes et des vaiffeaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, et particulièrement des anglais, ayant fait entre eux une affociation, infeftaient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Pourfuivis par-tout fans

quartier, ils venaient de fe retirer fur les côtes de Madagafcar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes défefpérés, prefque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la juftice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir fous fa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils efpérèrent que ce prince paffionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de foldats, leur ferait une bonne compofition; ils lui envoyèrent un député qui vint en Europe fur un vaiffeau hollandais, et qui alla propofer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de fe rendre avec foixante vaiffeaux chargés de richeffes.

Le baron fit agréer au roi la propofition; on envoya même l'année fuivante deux gentilshommes fuédois, l'un nommé *Cromftrom*, et l'autre *Mendal*, pour confommer la négociation avec ces corfaires de Madagafcar. On trouva depuis un fecours plus noble et plus important dans le cardinal *Albéroni*, puiffant génie qui a gouverné l'Efpagne affez longtemps pour fa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* fur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le miniftère, et qu'il avait l'Efpagne à rétablir avant que de fonger à bouleverfer d'autres royaumes, il femblait qu'il ne pouvait de plufieurs années mettre

la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Efpagne, lui rendre fon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande Bretagne au roi *George :* tant un feul homme eft dangereux, quand il eft abfolu dans un puiffant Etat, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'efprit.

Gortz ayant ainfi difperfé à la cour de Mofcovie et à celle d'Efpagne les premières étincelles de l'embrafement qu'il méditait, alla fecrètement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la difpofition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir et des troupes qu'ils pouvaient mettre fur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un fecours de dix mille hommes, et fefaient envifager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaffadeur de Suède en Angleterre, inftruit par le baron de *Gortz*, eut plufieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du prétendant alla jufqu'à fournir des fommes confidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiffeaux, en acheta fix en Bretagne, avec des armes de toute efpèce.

Il envoya alors fecrètement en France plufieurs

officiers, entre autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaifes, et y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir fes fervices au roi de Suède, moins par des vues intéreffées que par le défir de fervir fous un roi qui avait une réputation fi étonnante. Le chevalier de *Folard* efpérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait fur la guerre; il avait étudié toute fa vie cet art en philofophe, et il a depuis communiqué fes découvertes au public dans fes commentaires fur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, et qui ne fe laiffait conduire en rien par la coutume; il deftina le chevalier de *Folard* à être un des inftrumens dont il voulait fe fervir dans la defcente projetée en Ecoffe. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres fecrets du baron de *Gortz*. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une efpèce nouvelle, qui fe tramait en même temps en Angleterre, en France, en Mofcovie, et dont les branches s'étendaient fecrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de chofe pour le baron de *Gortz;* mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, et fans lequel rien ne pouvait réuffir, était d'achever la paix entre le czar et *Charles;* il reftait beaucoup de difficultés à applanir. Le baron *Ofterman*, miniftre d'Etat en Mofcovie, ne s'était point laiffé entraîner d'abord aux vues de *Gortz;* il était auffi circonfpect que le miniftre de *Charles* était entreprenant. Sa politique

lente et mefurée voulait laiffer tout mûrir; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir femé. *Ofterman* craignait que l'empereur fon maître, ébloui par l'éclat de cette entreprife, n'accordât à la Suède une paix trop avantageufe; il retardait par fes longueurs et par fes obftacles la conclufion de cette affaire.

Le czar voyage en France.

Heureufement pour le baron de *Gortz*, le czar luimême vint en Hollande au commencement de 1717. Son deffein était de paffer en France: il lui manquait d'avoir vu cette nation célèbre, qui eft depuis plus de cent ans cenfurée, enviée et imitée par tous fes voifins; il voulait y fatisfaire fa curiofité infatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même temps fa politique.

Gortz vit deux fois à la Haie cet empereur; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en fix mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable: fes grands deffeins paraiffaient couverts d'un fecret impénétrable: il fe flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haie que de paix: il difait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord: il preffait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunfvick, où les intérêts de la Suède et de fes ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit fes intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France; il avait des efpions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier eft de vendre le fecret de leurs amis, et qui fubfifte de délations et fouvent même de calomnies,

s'était tellement multiplié en France fous fon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'efpion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens perfonnels, lui découvrit les menées qui fe tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs foupçons au miniftre anglais. *Gortz* et *Gyllembourg* pourfuivaient leurs deffeins avec chaleur, lorfqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Devènter en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambaffadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en confpirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola fans fcrupule le même droit en fa perfonne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaifance inouie pour le roi d'Angleterre, miffent en prifon le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confufion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui? „ Oui, Monfieur, répondit „ le hollandais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, fi „ vous me connaiffez, vous devez favoir que je ne „ dis que ce que je veux. „ L'interrogatoire ne fut guère pouffé plus loin: tous les ambaffadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, miniftre d'Efpagne en Angleterre, proteftèrent contre l'attentat commis envers la perfonne de *Gortz* et de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient fans excufe: ils avaient non-feulement violé un droit facré en arrêtant le premier miniftre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné

contre eux ; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit, pour ſa juſtification, imprimer les lettres du baron de *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes. Il ordonna auſſitôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident anglais avec toute ſa famille et ſes domeſtiques; il défendit ſa cour au réſident hollandais, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gortz :* trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, et trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* et de *Gortz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, et d'aſſurance d'une amitié ſincère; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, et feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris, au mois de mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art et de la nature, à vifiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maifons royales : il propofa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur mofcovite. Son deffein était de fe réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer à la Mofcovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Staniflas* aux prifes avec le roi *Augufte*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attifer ou pour l'éteindre, felon qu'il y trouverait fes avantages. Dans ces vues, il propofa au régent de France la médiation entre la Suède et la Mofcovie, et de plus une alliance offenfive et défenfive avec ces couronnes et celle d'Efpagne. Ce traité qui paraiffait fi naturel, fi utile à ces nations, et qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précifément dans ce temps des engagemens tout contraires; il fe liguait avec l'empereur d'Allemagne et *George*, roi d'Angleterre. La raifon d'Etat changeait alors dans l'efprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de fe déclarer contre fon ancien allié, le roi *Augufte*, et d'embraffer les querelles de *Charles*, fon mortel ennemi; pendant que la France allait, en faveur des Allemands et des Anglais, faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir foutenu fi long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de

trésors et de sang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de *Gortz* et du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ses Etats, à la fin de juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'instruire; mais trop de français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; et le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, devenu tout-puissant en Espagne. *Albéroni* ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, et comme ministre de l'Espagne que l'Angleterre avait si maltraitée, et comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, et enfin comme prêtre d'une Eglise pour laquelle le père du prétendant avait si mal à propos perdu sa couronne.

Le duc d'*Ormond*, aussi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté son pays à l'avénement du roi *George;* et s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Espagne et du prétendant, trouver le czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre anglais, homme habile et entreprenant. Il demanda la princesse *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) espérant

(*y*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciment à l'auteur. Au reste M. *Norberg*, aussi mal instruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne;* comme si *George I* n'avait pas été le successeur immédiat de cette reine.

que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propofition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans fes projets, deftiné depuis long-temps cette princeffe au duc de Holftein, qui en effet l'a époufée depuis. Dès qu'il fut cette propofition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux, et s'appliqua à la traverfer. Il fortit de prifon au mois d'augufte, auffi-bien que le comte de *Gyllembourg*, fans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excufe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de fon miniftre.

En même temps on élargit à Stockholm le réfident anglais et toute fa famille, qui avaient été traités avec beaucoup plus de févérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui, outre lès puiffans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il fe rendit en pofte auprès du czar, et fes infinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'affura qu'en moins de trois mois il lèverait, avec un feul plénipotentiaire de Mofcovie, tous les obftacles qui retardaient la conclufion de la paix avec la Suède : il prit entre fes mains une carte géographique que le czar avait deffinée lui-même ; et tirant une ligne depuis Vibourg jufqu'à la mer Glaciale, en paffant par le lac de Ladoga, il fe fit fort de porter fon maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, auffi-bien que la Carélie, l'Ingrie et la Livonie : enfuite il jeta des propofitions de mariage entre la fille de fa majefté czarienne

et le duc de Holſtein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent ; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vues ambitieuſes du monarque moſcovite, ôtait au prétendant la princeſſe czarienne, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; et il rempliſſait toutes ſes vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon miniſtre d'Etat, *Oſterman*, devait avoir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Pétersbourg *Irnegan*, le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne ſortait que de nuit, et ne voyait jamais les miniſtres du czar que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand partiſan du prétendant ; et le baron de *Gortz*, plein d'eſpérance, retourna en Suède.

Il retrouva ſon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuiſé en dedans et en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en

donnait plus ſous la régence du duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vues toutes contraires. L'Eſpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà eſſayé avant d'aller en France et en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de ſorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque eſt un demi-ſou, paſſait pour quarante ſous avec la marque du prince; à peu-près comme dans une ville aſſiégée les gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats et les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceſſité, et auxquelles la bonne foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une république; mais elles ruinent preſque ſurement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi : les monnaies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouiſſent leur argent, et la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus

conduire. Toutes les marchandifes et toutes les denrées ayant monté à un prix exceffif, il fut forcé d'augmenter le nombre des efpèces de cuivre. Plus elles fe multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fauffe monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'ofaient prefque le haïr, et fefaient tomber le poids de leur averfion fur un miniftre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, était doublement affuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre fur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop fouvent joignent leur caufe à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles efpèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occafion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz*.

A la haine publique contre lui fe joignit la jaloufie des miniftres, implacable à mefure qu'elle était alors impuiffante. La fœur du roi et le prince fon mari le craignaient comme un homme attaché par fa naiffance au duc de Holftein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suède fur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII;* mais cette averfion générale ne fervait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les fentimens s'affermiffaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jufqu'à la foumiffion: il lui laiffa un pouvoir abfolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui fans réferve

fur tout ce qui regardait les négociations avec le czar; il lui recommanda fur-tout de preffer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient fa préfence, il partit pour aller confommer avec le miniftre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz*, après fa mort.

Le czar, retenant pour lui toute la Livonie et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendait à la Suède tout le refte; il s'uniffait avec *Charles XII* dans le deffein de rétablir le roi *Staniflas* fur le trône de Pologne, et s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille mofcovites, pour détrôner ce même roi *Augufte*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fourniffait au roi de Suède les vaiffeaux néceffaires pour tranfporter dix mille fuédois en Angleterre et trente mille en Allemagne: les forces réunies de *Pierre* et de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans fes Etats de Hanover, et fur tout dans Brème et Verden; les mêmes troupes auraient fervi à rétablir le duc de Holftein, et forcé le roi de Pruffe à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en ufa dès-lors comme fi fes armées victorieufes, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranftad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle

répondre à la propofition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de fécurité; il vit l'orage qui groffiffait de tous les côtés. La nobleffe polonaife était confédérée contre lui; et depuis fon rétabliffement, il lui fallait toujours ou combattre fes fujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick et quatre-vingts mille hommes fur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jaloufies et en alarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puiffances voifines devaient le plus fe défier, foupçonna le premier les deffeins du czar et ceux du roi de Suède en faveur de *Staniflas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait faifi *Jacques Sobiesky* en Siléfie. Un de ces français entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partifans français comme lui au fervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniftre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller, avec trente officiers français déterminés, enlever *Staniflas* dans fon palais, et l'amener prifonnier à Drefde. Le projet fut approuvé. Ces entreprifes étaient alors affez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais, durant la dernière guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plufieurs français, réfugiés en Hollande, avaient ofé pénétrer jufqu'à Verfailles, dans le deffein d'enlever le dauphin, et s'étaient faifis de la perfonne du premier écuyer, prefque fous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier

L'aventurier difpofa donc fes hommes et fes relais pour furprendre et pour enlever *Staniflas*. L'entreprife fut découverte la veille de l'exécution. Plufieurs fe fauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prifonniers de guerre, mais comme des bandits. *Staniflas*, au lieu de les punir, fe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour fe conduire, et montra par cette bonté généreufe qu'en effet *Augufte*, fon rival, avait raifon de le craindre. (z)

Cependant *Charles* partit une feconde fois pour la conquête de la Norvège, au mois d'octobre 1718. Il avait fi bien pris toutes fes mefures, qu'il efpérait fe rendre maître en fix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eft moins rigoureux, que d'aller reprendre fes belles provinces d'Allemagne des mains de fes ennemis. C'eft qu'il efpérait que fa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reffaifir toutes ces provinces; bien plus, fa gloire était flattée d'enlever un royaume à fon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiftendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus et d'Anflo, eft fituée Frederichshall, place forte et importante qu'on regardait comme la clef du royaume.

(z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de refpect aux têtes couronnées, comme fi ce récit véritable contenait une injure, et comme fi on devait aux rois qui font morts autre chofe que la verite. Penfe-t-il que l'hiftoire doive reffembler aux fermons prêchés devant les rois, dans lefquels on leur fait des complimens?

Charles en forma le siége au mois de décembre. Le ſoldat, tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc: mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvège au cœur de l'hiver, ſur de la paille ou ſur une planche, enveloppé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes; et les autres, preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme, nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſupporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de temps il pourrait ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire; le ſixième au matin il courut deux lieues à cheval, et deſcendit chez le prince de Heſſe, ſon beau-frère, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer gouverné par une ame ſi

(*aa*) *Norberg* prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* eſſuya cette étrange abſtinence. Le confeſſeur *Norberg* eſt aſſurément un mauvais médecin.

hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de St *André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. *Megret*, ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : „ Nous verrons, dit le roi, „ et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau fesait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

11 décembre 1718. *Charles XII* tué.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII;* ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux français; l'un était M. *Siquier*, son aide-de-camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte

Shwerin, qui commandait la tranchée. Le comte *Posse*, capitaine aux gardes, et un aide-de-camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir ; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts ; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort ; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : *Voilà la pièce finie, allons souper*. *Siquier* court sur le champ avertir le comte *Shwerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi ; en cet état on transporta *Charles*, sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt, à l'âge de trente-ſix ans et demi, *Charles XII*, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, et ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, et juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède; ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté: et, dans les dernières années, le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modeſtie; après la défaite, que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la

ſienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois, combien un gouvernement pacifique et heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuſe et noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur; un nez bien formé; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé, dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la ſociété. Il n'avait lu, juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* et l'hiſtoire d'*Alexandre;* mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre et ſur ſes campagnes depuis 1700 juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, et lui dit que ce manuſcrit avait été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire paſſer ce prince pour un bon mathématicien; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dixaine, et il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un quarré, et qu'étant diviſé par deux, il était enfin réductible à

l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile. (1)

A l'égard de ſa religion, quoique les ſentimens d'un prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque auſſi peu inſtruit que *Charles* ne ſoit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut ſatisfaire , ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſic le fameux philoſophe M. *Leibnitz*, qui penſait et parlait librement, et qui avait déjà inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéraniſme dans la converſation de ce philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement, ſept années de ſuite, m'a dit que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vu plus de diverſes religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le comte de *Croiſſy* penſe de même, et m'a dit pluſieurs fois que ce prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue , dogme qui favoriſait ſon courage, et qui juſtifiait ſes témérités. Le czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la religion et ſur la

(1) Elle prouve auſſi qu'il avait approfondi, juſqu'à un certain point, la théorie des nombres, puiſqu'il connaiſſait la nature et les propriétés des échelles arithmétiques.

destinée ; mais il en parlait plus souvent : car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, et avait par-dessus *Charles* l'étude de la philosophie et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelee trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps désespéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je sais bien que *Siquier* lui même avait donné lieu à cette fatale accusation qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède ; que même il avait dans son accès ouvert la fenêtre, et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque temps avant sa mort, et je puis assurer que loin d'avoir tué *Charles XII*, il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé ; il est mort très-pauvre en France, et même il a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un pistolet,

et que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi on leva le ſiége de Frederichshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, et l'obligèrent ſolennellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari, et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le ſénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville: exemple de vengeance peut-être encore plus que de juſtice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

(2) Beaucoup de gens prétendent encore que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même deſtituée de vraiſemblance. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a preferé la paſſer ſous ſilence.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII*; et la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat.

Fin du huitième et dernier livre.

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la table.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'Histoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

C.

D.

E.

F.

I.

K.

N.

O.

R.

S.

T.

V.

W.

Z.

Fin de la Table des matières.







